204 10 SEPTEMBRE 1949 100 FRANCS

Illinois U Library

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

LE MARÉCHAL MONTGOMERY A CHAMONIX

Durant son séjour en Haute-Savoie le maréchal Montgomery, président du Comité des commandants en chef de l'Union occidentale, est allé inspecter les éclaireurs-skieurs cantonnés à Chamonix avant d'être fait citoyen d'honneur de la célèbre station alpestre. Phot. *N. Y. Times.*

TARIF DES 4 CATÉGORIES D'ABONNEMENT A FRANCE-ILLUSTRATION

MONDE ILLUSTRÉ
13, rue Saint-Georges

Téléphones { Administration : TRUdaine 82-54 / Rédaction : TRUdaine 78-47 | Chèques postaux : PARIS 4670-19 | Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

L'ABONNEMENT N° 1 DONNE DROIT AUX 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS.

L'ABONNEMENT N° 2 EST FORMÉ DES 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS ET DES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

L'ABONNEMENT N° 3 SE COMPOSE DES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES TROIS NUMÉROS SPÉCIAUX.

L'ABONNEMENT N° 4 COMPREND LES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES 3 NUMÉROS SPÉCIAUX, ET LES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

★

LE SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE ET THÉATRAL RÉSERVÉ AUX SEULS ABONNÉS PARAIT AVEC LE 2e ET LE 4e NUMÉRO DE CHAQUE MOIS.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois...	1.950	2.450	2.550	3.050
Un an...	3.900	4.900	5.100	6.100

ÉTRANGER

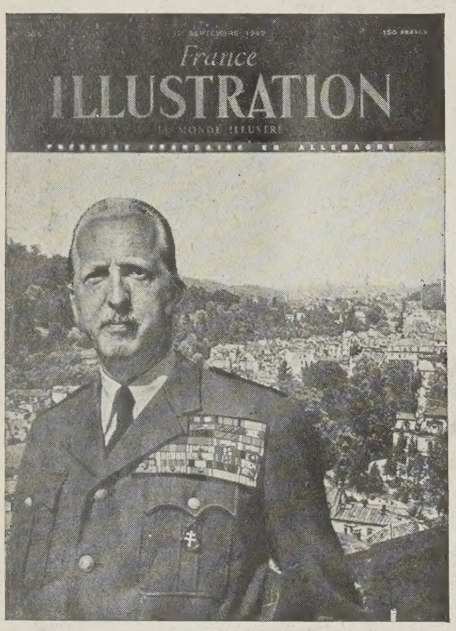
		ABONNEMENT N° 1		ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
U. S. A.	6 mois...	9,30	dollars	11,85	12,05	14,60
	Un an...	18,60		23,70	24,10	29,20
SUISSE.	6 mois...	37,55	francs	47,90	48,65	59,02
	Un an...	75,10	suisses	95,80	97,30	118,04
PORTUGAL.	6 mois...	231,75		295,80	300,50	364,45
	Un an...	463,50	escudos	591,60	601	728,90

AUTRES PAYS : Abonnements payables soit en dollars, escudos, francs suisses, soit en monnaie du pays, soit en francs français.

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois...	2.450	3.125	3.175	3.850
Un an...	4.900	6.250	6.350	7.700

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbre-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.
TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : **50 fr.** — Frais d'envoi : **3 fr. 50** par fascicule.

ATTENTION! SAMEDI PROCHAIN NOTRE NUMÉRO SPÉCIAL SUR L'ALLEMAGNE



PRÉSENCE FRANÇAISE EN ALLEMAGNE

PRIX ★ 150 FR.

EXTRAIT DU SOMMAIRE

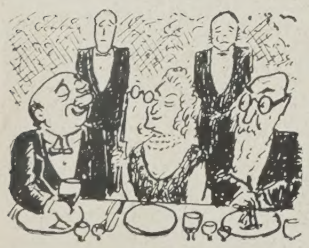
★ PRÉFACÉ PAR LE GÉNÉRAL KŒNIG

Illustré de nombreux documents photographiques en noir et en couleurs, ce numéro exposera les conditions dans lesquelles s'est développée depuis quatre ans l'activité française en Allemagne et les résultats obtenus. Les plus éminents spécialistes des problèmes franco-allemands ont collaboré à ce numéro, qui vient bien à son heure, au moment où s'élabore l'unification de l'Allemagne occidentale et où se discute à Strasbourg son admission au Conseil de l'Europe.

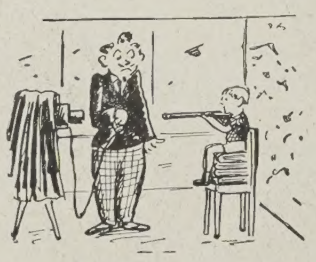
L'ARMÉE FRANÇAISE DANS LA CAMPAGNE D'ALLEMAGNE	Le général de Monsabert
1945 : NOUS VOULIONS TOUT CASSER...	Claude-Albert Moreau
1949 : APRÈS LA PLUIE LE BEAU TEMPS	Günther Weisenborn
LE PAYS ET LES HOMMES	Jean Monnier
QUAND UN VENT DE LIBERTÉ SOUFFLAIT DE FRANCE	Jean Sigmann
BRISER LES CHAINES DE LA JEUNESSE ALLEMANDE	R. Schmittlein
SANS ARMES NI ARMURES... AU SERVICE DE LA PENSÉE	Alfred Silbert
L'ORGANISATION ADMINISTRATIVE	Maurice Sabattier
AU RYTHME DE LA VIE	R. de Boysson
CONFLUENCES FRANÇAISES A BERLIN	Le général Ganeval

★ CE NUMÉRO SPÉCIAL SERA SERVI A TOUS NOS ABONNÉS SANS AUGMENTATION DE PRIX

LA SEMAINE CAMIQUE, par CAMI.



LES ÉRUDITS
— Dites-moi, monsieur Dupont, êtes-vous « proustien » ?
— Oh ! madame la marquise !... pour qui me prenez-vous ?...



JEUNE CHASSEUR
— Allons, bon ! Qu'est-ce que vous faites ...
— Ben... je guette le petit oiseau qui va sortir !...

GIBIER IMPRÉVU
— Zut !... Et moi qui étais parti pour chasser l'oiseau-mouche !

BAINS 1900
— Ce doit être une « créature » ! Jamais une femme honnête n'oserait se montrer aussi dénudée sur une plage !...

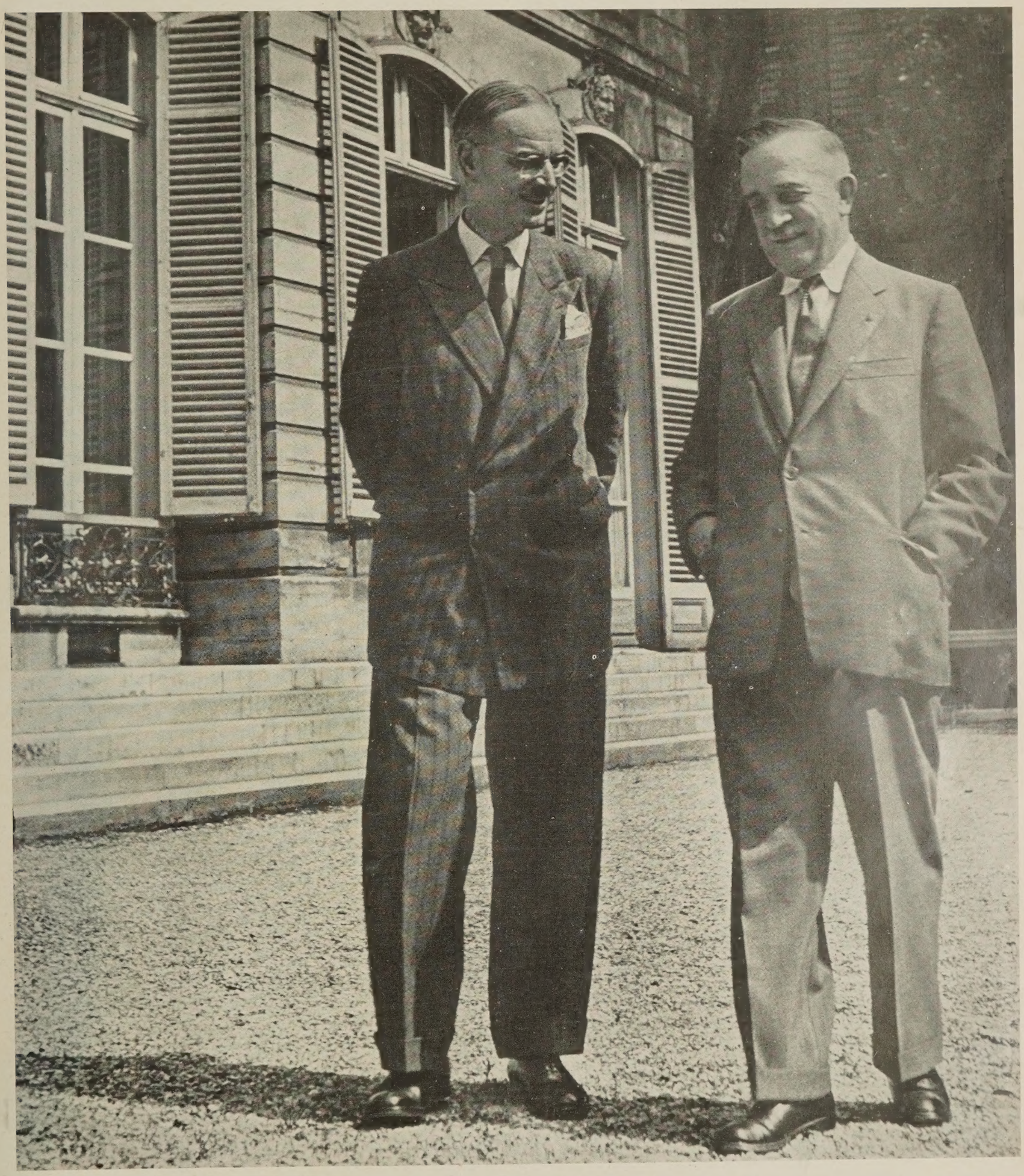
AUTO-STOP
— C'est bizarre ! Je n'ai pourtant pas l'air d'un gangster, mais aucune voiture ne s'arrête à mon signal !...

CINQUIÈME ANNÉE NUMÉRO 204 10 SEPTEMBRE 1949

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

GEORGES OUDARD
FONDATEUR

G. CAHEN-SALVADOR
DIRECTEUR GÉNÉRAL

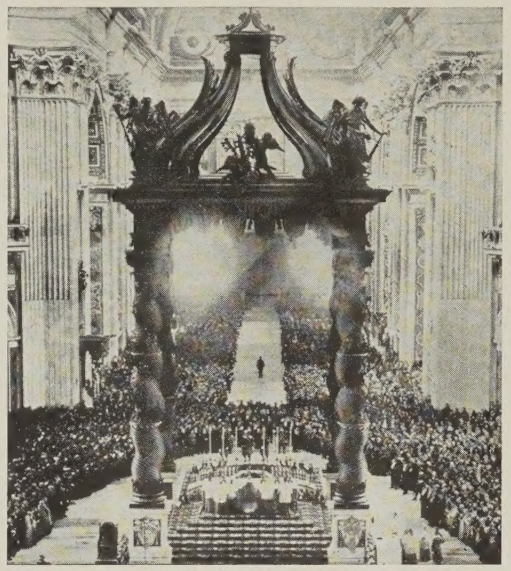


APRÈS UN AN DE GOUVERNEMENT

Dans les jardins de l'hôtel Matignon, où il est venu s'installer le 10 septembre 1948, il y a juste un an, M. Henri Queuille prépare, en compagnie de M. Devinat, secrétaire d'Etat à la présidence du Conseil, l'interview qu'il a bien voulu accorder à *France-Illustration* et dans laquelle il fait le point de la situation sur le double plan national et international. (Voir page 247.) Phot. *France-Illustration* (Parnotte).

INSTANTANÉS de la SEMAINE MONDIALE

A PHILADELPHIE le président Truman, en ouvrant le Congrès national de l'American Legion, a déclaré que les Etats-Unis contribueraient de toutes leurs forces à la réalisation de l'unité européenne.

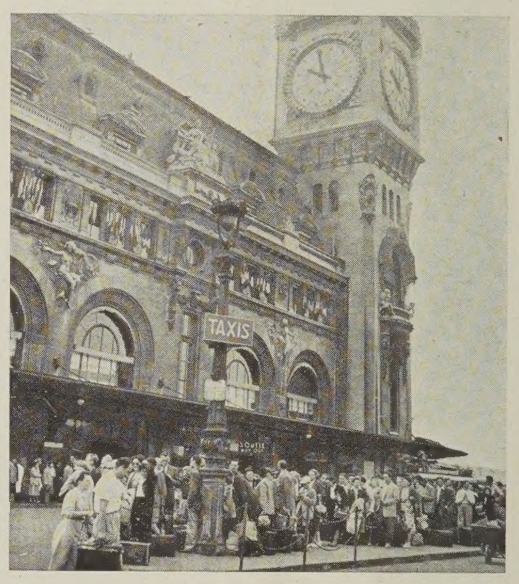


AU VATICAN les reliques de saint Pierre ont, assure-t-on, été mises au jour dans les grottes situées sous le baldaquin du Bernin, à l'emplacement même où l'apôtre fut martyrisé dans le cirque de Néron.

A LA HAYE délibère la Conférence de la Table Ronde, chargée de régler le problème indonésien. Le premier ministre des Pays-Bas, M. Drees, préside et Mohammed Hatta dirige la délégation républicaine.

A PALERME le colonel Luca vient prendre la direction des forces italiennes chargées de capturer le bandit Giuliano, qui, ayant à son actif quatre-vingts policiers tués, continue à défier les autorités civiles.

A HAMBOURG l'ex-maréchal von Manstein répond devant une cour militaire britannique d'une série de crimes et d'exactions qu'il aurait ordonnés ou approuvés sur le front oriental durant la guerre.



A PARIS les gares ont vu refluer ces jours derniers les « congés payés » du mois d'août, pour qui les vacances ne sont déjà plus qu'un souvenir et qui ont dû faire patiemment la queue pour trouver un taxi.

A FOREST HILLS l'équipe américaine de tennis (à droite) a remporté la coupe Davis en battant l'équipe australienne. Ce résultat âprement disputé a été finalement obtenu par quatre victoires à une.

A PEEKSKILL des légionnaires anciens combattants ont violemment interrompu un concert auquel participait le chanteur noir Paul Robeson, qu'ils accusent d'être allé calomnier les Etats-Unis à Moscou.

A LONDRES M. Bevin, avant de se rendre aux Etats-Unis, a donné un dîner en l'honneur du roi Abdallah, avec lequel il s'est entretenu d'une incorporation éventuelle de la Palestine arabe à la Jordanie.

10 SEPTEMBRE 1948 — 10 SEPTEMBRE 1949

UN AN DE GOUVERNEMENT

Une interview du président Henri Queuille

à « France-Illustration »

... Les Français par leurs concessions mutuelles doivent contribuer à créer le climat de concorde et de paix sans lequel il n'y a pas de vie collective possible.

Le ministère Queuille a un an. En dépit de certains exemples de longévité — Waldeck-Rousseau, pour ne citer que lui, conserva trois années le pouvoir — c'est une durée qui n'a pas été atteinte, même sous la Troisième République, par un grand nombre de ministères. Le moment nous a paru opportun pour prendre une vue d'ensemble de l'activité gouvernementale. Le président du Conseil, M. Henri Queuille, a bien voulu en rappeler pour les lecteurs de* France-Illustration *les différents aspects.

Vous n'avez pas oublié, nous dit-il, dans quelles conditions le gouvernement actuel a pris la direction des affaires publiques. La situation financière était extrêmement grave et nous étions à la veille du jour où l'Etat ne pourrait plus faire face à ses échéances qu'en recourant à la planche à billets.

Le devoir était tout tracé : il fallait avant tout redresser la situation financière, conjurer le péril grandissant de l'inflation ; il fallait sauver la monnaie.

C'était là l'objectif essentiel du gouvernement quand il s'est constitué. Je me suis obstinément, je dirai farouchement, attaché à sa réalisation.

La tâche était rude ; pour la mener à bien il fallait recourir à des mesures qui nécessairement étaient impopulaires. Aussi je n'ai pas hésité à prendre moi-même personnellement le portefeuille des Finances.

Dans le même temps grandissait l'agitation sociale entretenue à des fins politiques par le parti communiste.

Presque au lendemain de son installation le gouvernement a dû faire face à un véritable mouvement insurrectionnel ; grâce au sang-froid de tous, grâce à l'action énergique du ministre de l'Intérieur, M. Jules Moch, ce mouvement a été brisé ; l'ordre a été rétabli et le patrimoine national que constituent les installations industrielles des mines a été sauvegardé. Ce résultat a été obtenu parce que la classe ouvrière, dans sa majorité, s'est détournée de ces grèves politiques dans lesquelles on cherchait à les entraîner pour seconder les entreprises de domination de certains pays étrangers.

J'ai acquis aujourd'hui la certitude que les mots d'ordre du parti communiste sont de moins en moins suivis par les travailleurs français. Récemment la manifestation organisée sur la place de la Concorde, devant l'ambassade des Etats-Unis, fut un échec. Malgré une propagande savamment orchestrée et très largement alimentée, le parti communiste n'a pas pu mobiliser ce jour-là plus de deux mille personnes environ.

Peu à peu notre pays s'est libéré de ce complexe de peur qui pesait sur lui. L'opinion publique étrangère ne s'y est pas trompée. Rappelez-vous combien, en septembre 1948, les étrangers hésitaient à venir en France. Vous pouvez aujourd'hui constater l'affluence exceptionnelle de touristes qui viennent nous apporter les devises qui contribuent largement à l'équilibre de notre balance des comptes.

LE RÉGIME DES NATIONALISATIONS

Enfin le gouvernement s'est efforcé de mettre de l'ordre dans le secteur nationalisé. Nul ne pense, j'en suis sûr, à revenir sur le principe même des nationalisations ; mais les entreprises nationales doivent, comme les affaires privées, avoir une gestion commerciale saine et ne pas grever de leur déficit les finances publiques.

Au lendemain de la libération une période d'adaptation et de tâtonnement était inévitable. Elle est aujourd'hui révolue. Tirant profit des enseignements de quatre années d'expérience, le gouvernement a déposé un projet de statut des entreprises publiques qui doit, vous le savez, être discuté dès le retour de l'Assemblée nationale.

DES RÉSULTATS FINANCIERS

— D'une manière concrète, monsieur le président, quels sont les résultats acquis sur le plan financier ?

— L'équilibre du budget et celui de la trésorerie ont été assurés sans avoir recours aux avances de la Banque de France. Il en sera de même pour le second semestre. Grâce à la confiance et à la sagesse de l'épargnant le règlement des indemnités de dommages de guerre et le financement des travaux d'équipement ont pu être assurés. De ce côté nous sommes aidés par le déblocage régulier de sommes représentant la contre-valeur de l'aide américaine. La dernière de ces opérations est de l'ordre de 30 milliards. Le plafond des avances de la Banque à l'Etat a pu être ramené de 200 milliards à 175 milliards. En même temps l'amélioration de la balance des comptes permettait de réduire notre dette extérieure de 30 milliards. Nous nous sommes efforcés d'assouplir une fiscalité qu'il faudra bien quelque jour songer à refondre complètement.

En outre la production industrielle s'est développée de manière telle qu'elle a dépassé le niveau de 1929 et qu'elle a atteint l'indice 130 par rapport à 1936.

PRIX ET SALAIRES

— Cependant, le problème prix et salaires demeure.

— Nous avons en effet maintenu le blocage des salaires. Ce n'est certes pas par répugnance pour la liberté. Mais je suis persuadé que le retour à la liberté des salaires se fût accompagné d'une hausse des prix. C'eût été de nouveau la course entre les prix et les salaires, où ceux-ci ne rattrapent jamais ceux-là. C'eût été rentrer dans le « cycle infernal ».

Notre but étant, j'y reviens sans cesse, la stabilité monétaire, il nous fallait peser sur les prix pour augmenter le pouvoir d'achat des salariés.

— La baisse, vous ne l'ignorez pas, monsieur le président, est jugée insuffisante par le consommateur.

— On ne contestera pas pourtant que l'indice des prix de gros a fléchi : il est passé de 1.977 en novembre 1948 à 1.813 en juin dernier. Quant aux prix de détail, les fluctuations varient selon les articles considérés, encore que l'indice général ait, lui aussi, fléchi. Mais j'admets que la diminution des prix de gros ne se répercute qu'insuffisamment sur les prix de détail. En outre il y a entre le mouvement qui affecte les produits agricoles et celui des prix industriels des différences qui ont provoqué les doléances des agriculteurs. C'est pour répondre à ces doléances que le gouvernement a décidé certaines baisses industrielles et suspendu dans certains cas les droits de douane.

— Pour le consommateur, ce sont surtout les produits d'alimentation qui provoquent ses inquiétudes.

— La sécheresse exceptionnelle de cette année a compromis certaines de nos cultures : la récolte de blé est cependant abondante ; celle du vin dépendra du temps en ces premiers jours du mois de septembre ; pour les cultures maraîchères et les pommes de terre, pour le beurre et le lait, la température excessive de cet été a réduit très sensiblement les possibilités du marché français. Des hausses étaient à redouter. Pour y parer le gouvernement a décidé, au cours d'une des dernières réunions du cabinet, de procéder à des importations importantes de produits alimentaires. Ces produits en augmentant l'offre qui sera faite aux consommateurs français assureront le maintien des prix actuels. La spéculation qui tend toujours à s'exercer quand les produits se raréfient sera ainsi paralysée.

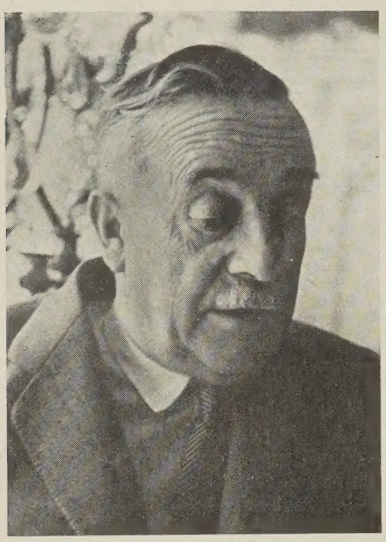
Je n'ai pas besoin de vous dire que je suis personnellement et de très près toutes les questions qui ont trait au ravitaillement. Leur importance est capitale, car de leur solution heureuse dépend l'ensemble de la politique économique du gouvernement.

DE WASHINGTON A SAIGON

— Pensez-vous, monsieur le président, que les négociations qui vont s'engager à Washington puissent permettre un règlement militaire et commercial d'ordre général ?

— Cela serait évidemment fort désirable. Comme le disait récemment le ministre des Finances, M. Petsche, il n'y a plus aujourd'hui de problèmes économiques propres à un seul pays. Tout est maintenant à l'échelle mondiale.

En tout cas la France fera tout ce qui dépend d'elle pour hâter et renforcer une coopération européenne effective. C'est dans cet esprit qu'elle prend part aux entretiens de Washington. Elle souhaite très vivement que les conversations préliminaires qui vont se dérouler entre les représentants de la Grande-Bretagne, des Etats-Unis et du Canada permettent de trouver des solutions



à la crise anglaise. Ces solutions sont évidemment d'une extrême importance et les autres pays de l'Europe occidentale pourront être conduits à examiner, chacun à son point de vue, les mêmes problèmes.

— *Et l'Indochine ?*

— Je vous répondrai, après monsieur le président de la République, qu'il appartient maintenant au Viet-Nam de faire la preuve qu'il entend exercer son indépendance dans le sein de l'Union française. Tous les arguments invoqués par nos adversaires sont à présent anéantis.

Oh ! je sais, reprend M. Queuille, on n'a pas ménagé les critiques — et sur quel ton ! — à la politique que nous avons suivie dans cette affaire. Elle est pourtant celle que ces censeurs approuvaient quand ils étaient ministres.

AU SERVICE DE LA PAIX

— Voudriez-vous, pour conclure, nous dire quelques mots de la politique extérieure ?

— La sauvegarde de la monnaie a été à l'intérieur notre objectif essentiel ; à l'extérieur la France n'a pas eu d'autre préoccupation que le maintien de la paix. Comment ne rendrai-je pas hommage dans ce domaine à l'action courageuse et tenace du ministre des Affaires étrangères, M. Robert Schuman ?

La France, demain comme hier, soutiendra toujours, que ce soit à l'O. N. U. ou dans tout autre organisme international, la cause de la paix.

Nous avons signé le pacte Atlantique non point du tout, comme d'aucuns l'ont prétendu, dans un esprit d'hostilité contre certains pays. Nous n'avons d'hostilité contre personne. Nous voyons dans le pacte, comme l'a dit M. Schuman, une garantie de sécurité pour notre pays, un barrage contre la guerre, et nullement un instrument offensif.

Et c'est parce que nous croyons que la meilleure garantie de paix est la formation d'une Europe unie que nous avons applaudi à la constitution de l'Assemblée de Strasbourg. En inaugurant la session du Conseil de l'Europe le président Edouard Herriot a dit éloquemment les espoirs que les peuples placent en cet organisme. Il a rappelé que l'idée d'une Fédération des peuples trouva en Aristide Briand un interprète infatigable. Nous suivrons avec un intérêt passionné les travaux qui ont pour objet de faire de cette grande idée une réalité, car là sans doute réside le salut pour notre vieux continent.

On a envisagé à Strasbourg la participation de l'Allemagne occidentale aux travaux de l'Assemblée européenne.

Certes il serait salutaire qu'elle vînt dans ce milieu s'imprégner d'esprit européen et prendre conscience du rôle qu'elle peut et doit jouer dans une Europe unie.

Afin de rendre sa présence possible dans la communauté européenne il serait heureux que par son attitude à venir elle ôtât toute inquiétude à ceux que des souvenirs récents peuvent légitimement troubler. *Il faut* que l'Allemagne prenne une vue objective des dispositions de ses voisins à son égard et qu'elle choisisse résolument la voie de la démocratie et de la coopération pacifique qui seules peuvent procurer à elle-même et à l'Europe entière un avenir heureux et prospère.

En conclusion, je voudrais vous dire tout le réconfort que j'éprouve en lisant dans la presse étrangère un certain nombre d'articles qui apprécient la sagesse du peuple français et la contribution qu'il apporte au relèvement économique et à la consolidation politique du vieux monde. Ces articles contrastent avec ceux qui, l'an dernier, exprimaient l'inquiétude de nos amis devant l'instabilité politique de la France et leur appréhension de voir notre pays hors d'état de jouer dans la communauté internationale le rôle qui est traditionnellement le sien.

LE SLOGAN DE L'IMMOBILISME

(Le président du Conseil réfléchit un instant, puis il enchaîne :)

On nous a traité quelquefois de gouvernement de misère. Si l'on regarde la situation de ce pays depuis la fin de la guerre je crois que les améliorations enregistrées ne sont pas contestables.

Si l'on veut se reporter à septembre 1948 et porter un jugement impartial on ne peut pas ne pas reconnaître qu'il y a un profond changement dans la situation française.

On a lancé contre nous ce slogan : le gouvernement de l'immobilisme.

Oui, en septembre 1948 le franc bougeait, le pays bougeait, il marchait très vite sur la pente de l'inflation et de la catastrophe. Avant d'entreprendre la remontée il fallait d'abord s'arrêter. Il fallait permettre au pays de souffler, de retrouver le calme. de retrouver la stabilité.

Voilà quel fut notre immobilisme.

Pour le reste nous n'avons pas si mal marché puisque le louis d'or, que nous avons trouvé à 6.000, a été ramené aux environs de 4.500, puisque le franc a repris sur les places internationales presque un tiers de sa valeur. Ces résultats n'ont été obtenus et ne pourront être développés que par l'effort continu et persévérant des Français.

L'aide américaine, je vous l'ai dit, est essentielle dans cette période de reconstruction de notre capital industriel et immobilier, mais le plan Marshall finira en 1952. A ce moment-là nous ne devrons plus compter que sur nous-mêmes. Il nous faudra par des efforts accrus compenser les ressources importantes qui nous seront venues pendant trois ans d'outre-Atlantique. Notre travail et notre union seront plus que jamais indispensables.

Je voudrais, en terminant, évoquer l'exemple de l'équipe ministérielle que je préside depuis un an. Il a fallu souvent que ces hommes, qui sont assis dans le gouvernement autour d'une même table, mais qui appartiennent à des partis différents, se fassent des concessions mutuelles et consentent chacun des sacrifices aux idées des autres. La France est un pays où l'opinion publique est diverse. Aucun parti ne peut espérer à lui seul, par la voie démocratique, le gouvernement du pays. Des ententes seront nécessaires. Les Français, par leurs concessions mutuelles, par leur esprit de compréhension et de tolérance, doivent contribuer à créer le climat de concorde et de paix sans lequel il n'y a pas de vie collective possible.

A Canton, devenu l'objectif des communistes, les jonques amarrées s ur la rivière des Perles peuvent être autant de repaires de bandits.

LA CHINE NATIONALISTE EN DÉBANDADE

CANTON ENTRE DEUX FEUX

Nos lecteurs ont pu apprécier les vivants témoignages que notre envoyé spécial en Extrême-Orient, Lucien Bodard, nous a adressés sur le drame indochinois. Sur notre demande, notre collaborateur s'est rendu en territoire chinois pour y suivre la « drôle de guerre » qui, sous le signe de l'idéologie marxiste, vient bouleverser jusque dans ses fondements une des plus vieilles civilisations asiatiques.

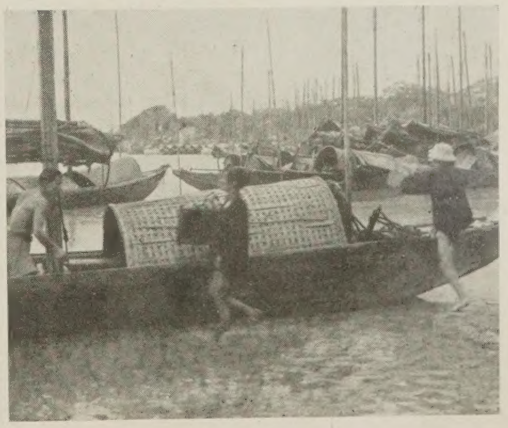
Après avoir décrit, dans un précédent article, l'atmosphère à la fois fiévreuse et fataliste de Canton, vers lequel les armées de Mao Tse Toung continuent leur marche inexorable, l'effet déprimant des dissensions gouvernementales, des défections, des généraux passant à l'adversaire avec armes et bagages, Lucien Bodard, qui a eu la bonne fortune de pouvoir aller dans la zone des guérillas, met aujourd'hui en lumière l'autre menace que font peser sur le dernier bastion du Kouomintang les résistances organisées, depuis longtemps déjà, par les communistes dans la Chine du Sud et dont les membres se sont regroupés afin de marcher, eux aussi, vers la capitale nationaliste.

L. Bodard, notre envoyé spécial en Chine.

A Canton, parmi les paisibles commerçants qui, les affaires terminées, boivent le thé sur les bateaux fleuris, il y a un grand sujet de pari : qui arrivera en premier dans la capitale, des armées régulières ou des bandes de guérillas ? Car si le général nationaliste Pai Chung Si défend opiniâtrément ses lignes contre les divisions de son vieil ennemi Lin Piao, les arrières se soulèvent. Et de toutes les montagnes, de tous les marais les guérillas — 100.000 hommes, dit-on — descendent sur les ports et les cités vidées de leurs garnisons.

UNE TECHNIQUE ÉPROUVÉE

Depuis des années les armées cantonaises ont essayé vainement d'écraser la révolte des campagnes environnantes. Car ce qui en d'autres temps n'aurait été que de la jacquerie ou du



Un aspect du port de pêche de Tsam-Kong.

SUR LA FALAISE, AU FOND D'UN GOLFE, LES VESTIGES DE FORT-BAYARD, AUJOURD'HUI TSAM-KONG.

UN MARCHÉ EN RASE CAMPAGNE CONSTRUIT AU TEMPS OU LES FRANÇAIS OCCUPAIENT FORT-BAYARD.

UN GROUPE DE LÉPREUX CHINOIS SOIGNÉS A LA LÉPROSERIE DE LA MISSION CATHOLIQUE DE TSAM-KONG.

banditisme a été organisé par des experts selon la meilleure technique — celle de la Grèce, celle de l'Indochine. Certes, dans le Kouang-Toung plus qu'ailleurs le terrain était favorable : lors des lendemains tourmentés de la grande guerre le communisme chinois naquit dans le canton de Borodine — et quand les agitateurs russes eurent été massacrés dans la grande cité, c'est dans les campagnes voisines que se réfugièrent les adeptes de la nouvelle religion. A défaut d'un prolétariat, Mao Tse Toung inventa alors, au cœur de la Chine du Sud, un communisme paysan ; et vers 1935, lorsque la pression nationaliste devint trop pesante, c'est avec des campagnards du Kouang-Toung et des autres provinces méridionales qu'il fit la « Grande Marche » au cours de laquelle quelques milliers d'hommes, pourchassés par des armées entières, traversèrent les immensités de la Chine pour s'installer à Ye-Nan.

Mais la « matière première » restait. Quand les Japonais eurent conquis Canton et toute la frange côtière les mots d'ordre de la résistance provenaient surtout du Nord — où les communistes mettaient au point, d'ailleurs aussi bien contre les nationalistes que contre les Nippons, leurs méthodes de la lutte clandestine. A la victoire l'influence prédominante dans la province appartenait bien plus aux agents de Mao Tse Toung qu'à l'autorité régulière. C'est alors que le Kouomintang fit le grand effort de la reprise en main ; à cela fut délégué T. V. Soong, qui, en bon banquier, fit marcher la cavalerie des dollars — les chinois et même les américains — pour rallier les principaux chefs de bandes. Cette entreprise était facilitée par une sorte de partage de la Chine en zones d'influence d'après lequel les communistes devaient respecter tous les territoires en principe acquis aux nationalistes. Mais le renoncement n'était que superficiel et nombreux demeurèrent les agents communistes chargés de la confection d'un réseau de guérillas capables de guerroyer contre les forces nationalistes. A la base, comme instrument de choc, il y avait l'armée populaire libérée.

Très rapidement les agents communistes s'efforcèrent d'attirer les bandes d'irréguliers qui de tout temps avaient opéré sur les rivières et les routes du Kouang-Toung — où elles prospéraient selon les vieilles coutumes du péage, de la rançon, de la *protection money*, de la contrebande et même de l'attaque à main armée. Les communistes tout d'abord ne tentèrent pas de les guérir de leurs mauvaises habitudes ; ils n'essayèrent pas non plus de les « enrégimenter » en des formations plus ou moins régularisées. Ils exigèrent simplement, à côté du chef traditionnel de la bande, la présence d'un commissaire politique, lequel s'efforcerait peu à peu d'instruire ces nouveaux alliés dans la bonne doctrine. Au début de cette année le parti se sentit assez fort pour procéder à la concentration. C'est ainsi que les anciennes soixante-cinq bandes connues, lesquelles comportaient un effectif de 32.000 hommes, ont été ramenées à douze, qui cependant totalisaient 52.000 hommes. En même temps les dirigeants d'antan furent liquidés au profit de communistes exercés dans les écoles de Ye-Nan.

Cependant tout cet échafaudage de guérillas aurait été vain sans l'appui des villageois. Les campagnards furent donc « contrôlés » par des organisations à noms divers.

Peu à peu ces groupes furent coordonnés en une sorte de réseau clandestin capable d'exécuter les ordres du parti. Il en résulta un accroissement considérable des guérillas.

RETRAITES « STRATÉGIQUES »

Ce phénomène des guérillas avait pris une telle ampleur que le gouvernement, en sa bonne ville de Canton, même au milieu de l'inextricable fouillis de ses problèmes nationaux et internationaux, en prit conscience : une campagne véritable, dans les règles, fut décidée. Cela se passait juste deux mois avant la présente offensive des armées régulières de Mao Tse Toung. A cette époque, les nationalistes avaient rassemblé 250.000 hommes — simplement pour écraser 100.000 rebelles mal armés ; il ne s'agissait plus des douteuses troupes de pacification, mais de bonnes et sûres divisions, de celles qui, par un embarquement rapide, avaient échappé aux désastres du Nord. Les succès furent spectaculaires, et presque toute la tache rouge au nord de la province fut effacée — ou plutôt elle fut reportée plus loin, en plein Fu-Kien, en des montagnes toujours plus sauvages. Car les révoltés ne

tentèrent même pas de combattre — ils retraitèrent. Tout comme les forces européennes de Grèce, de Malaisie ou d'Indochine, les divisions chinoises ne parvenaient pas à atteindre les guérillas, elles se fatiguaient à poursuivre le vide, elles étaient victimes d'embuscades rapides. Et puis il arriva que, devant la poussée sur Canton des armées de Lin Piao, toutes ces troupes furent brusquement jetées sur le front, vers Changcha et Henyang.

Tout naturellement les guérillas refirent en quelques semaines le chemin perdu, et ce sont elles qui menacent Canton.

La technique d'implantation — ce travail de plusieurs années — a donc parfaitement réussi ; et les communistes contrôlent déjà presque toute la Chine maritime.

CHEZ LES « GUERRILLEROS »

J'ai profité d'une occasion inespérée pour aller en zone des guérillas : un bateau chinois, en effet, partait pour la presqu'île de Loui-Tcheou, face à l'île d'Hai-Nan et où, jusqu'en 1945, les Français avaient administré le territoire à bail de Kouang-Tcheou-Wang. Dans les projets nationalistes cette péninsule devait être une sorte de dernier pied-à-terre sur la côte, un tampon devant Hai-Nan : il s'agissait de créer un réduit. Mais au préalable il fallait faire la pacification, toute la région, à l'exception des principales villes, étant déjà aux mains des guérillas. Deux armées — soit près de 100.000 hommes — étaient prévues pour cette tâche.

La traversée fut paisible. Le bâtiment avait les fières allures d'un petit vaisseau de guerre ; c'était un ancien patrouilleur de la marine américaine, encore muni de son radar et de son *direction finder,* racheté dans quelque stock de surplus par des commerçants chinois. Le capitaine, sur sa passerelle, était habillé en marin d'opérette, avec un uniforme trop beau. Mais le personnage important était le *compradore,* un monsieur au bagout portuaire qui était préposé aux relations commerciales. C'était un professeur de philosophie d'une université de Changaï, qui, d'aventure en aventure, était arrivé à ce poste d'entregent. « Savez-vous, me dit-il, que ce bateau — le *Lily* — a été attaqué par les pirates lors de l'avant-dernier voyage ? Deux chaloupes à moteur nous ont pris en chasse, probablement dans l'ignorance que notre petit bâtiment filait ses 16 nœuds à l'heure ? On n'a pas tardé à les distancer ; et alors ils ont tiré à la mitrailleuse ; tenez, voici une balle écrasée... » et de montrer un spécimen rouillé. « A la vérité les bandits convoitaient les barres d'argent que nous tranportions pour le gouvernement ; en effet ils sont toujours informés des cargaisons précieuses. Depuis lors je refuse une pareille marchandise. Aussi, cette fois-ci, une attaque est peu probable, et le *Lily* pourrait toujours échapper à la sauvette ; sauf naturellement s'il a affaire aux deux fameuses vedettes de 36 nœuds, faites sur commande et sur mesure pour la piraterie. Alors il n'y aurait qu'à se laisser aborder de façon que ces messieurs pirates puissent se servir paisiblement. Mes armateurs auraient bien voulu m'infliger un armement lourd contre eux. Mais j'ai refusé : à supposer même, leur ai-je dit, qu'un *Lily* super-armé puisse les repousser, il est fort probable qu'ils seraient obligés de se venger en vous assassinant en plein Canton ; ils hésiteraient d'autant moins qu'ils doivent être sûr de l'impunité, grâce à des relations politiques, ou policières.. Ils n'ont pas insisté. »

L'ANCIEN FORT-BAYARD

La nuit est tombée comme le navire flottait au milieu d'îles suraiguës comme des dents de scie. Et quand le soleil revint le lendemain la ligne d'horizon était déjà formée par la côte de la péninsule. Puis il y eut l'incurvement paisible d'un golfe avec, tout au fond, un peu de falaise ; et près de là était Tsam-Kong, notre ancien Fort-Bayard.

Quatre ans à peine que l'armée chinoise — sans droit d'ailleurs — envahissait la petite cité, et dès le débarquement je reconnaissais le délabrement de l'Asie, vieux comme les siècles, et surtout cet aspect particulier de la ruine (ou de la simplification) céleste. Par les restes matériels, ce qui avait été de la verdure, des villas, des rues, des stades, des statues, je devinais l'ancien Fort-Bayard, en somme le paradis méticuleux de quarante fonctionnaires français, s'occupant de leur mieux, au nom des critères de la propreté et de la sécurité, dans ce mouchoir de poche perdu à quelques centaines de kilomètres de l'Indochine. Une cité coloniale un peu somnolente sans doute, avec des Chinois heureux et mécontents. Et maintenant les gravats tombaient, les détritus poussaient, les cochons se promenaient — et les richards locaux, amplement dépouillés par l'émulation de l'administration et de l'armée, partaient vers Hong-Kong ou même Saïgon. En dépit des impôts, taxations, dons, contributions, péages la négligence était telle qu'elle dominait le patriotisme : à preuve les caractères peinturlurés sur les anciennes plaques françaises, qui s'écaillaient au point de laisser reparaître les anciens noms. Cependant le monument aux morts de 1914-1918 était toujours là, mais sans coq, sans palmes et sans sa boule dorée, et ressemblait encore, malgré tout, en sa laideur touchante, aux milliers de monuments des villages de France. De l'ancien temps ne subsistaient dans leur intégralité que la massiveté cubique de la Banque d'Indochine et le hérissement gothique de l'église — un gothique de 1900 fabriqué par un missionnaire tout seul. A vrai dire la banque faisait seulement acte de présence ; seule l'église continuait, d'abord sous la forme des offices — il y avait la gamme un peu comique des enfants de chœur qui se promenaient tout nus un peu avant les services, et des vieilles dévotes qui aimaient grincer de la voix sur leurs chapelets, ce qui ne les empêchait pas de vendre leurs filles. Mais surtout l'église demeurait dans sa charité matérielle. J'ai vu la léproserie, où des êtres mangés de blessures vivantes cultivaient des jardinets ; j'ai vu l'orphelinat, et surtout cette salle des berceaux où, soulevant les petites moustiquaires, les bonnes sœurs me montraient des déchets informes, gros comme deux poings et qui vagissaient : sur mille bébés recueillis annuellement sur le porche, à peine en subsistaient une vingtaine ; et le boy faisait quotidiennement sa corvée d'enterrement — trois ou quatre minuscules cadavres par jour. J'ai vu aussi des religieuses, dont une jeune et belle, donner en un marché de village des soins aux tout-venants — aux coolies, aux soldats, aux mendiants — et je me demandais comment elles pouvaient surmonter les réflexes de l'horreur. Tout cela dans l'indifférence des autorités locales — chinoises. Mais si des lecteurs croient à une certaine dignité des hommes, aussi dégradés soient-ils, il peuvent toujours envoyer une obole au Père Lebas, mission catholique à Tsam-Kong, ex-territoire de Kouang-Tcheou-Wang, par Canton : ce sera peut-être une charité inutile, mais la valeur en sera absolue.

Cependant partout la cité était parée de fils téléphoniques de campagne qui, entre les poteaux, pendaient à terre comme des boyaux ; de tous côtés pullulaient des sentinelles munies d'instruments étranges en forme de calebasses — à la vérité des fusils américains du dernier modèle ; presque en chaque rue une formidable accumulation de blockhaus, de créneaux, de mitrailleuses et de fanions révélait le logement sacro-saint de quelque gentleman-général — ou tout simplement de sa famille. Partout s'étalait le kaki-épinard passé des uniformes : jouant aux cartes, vendant leurs effets, escortant les condamnés à mort ou lançant aux bourgeois des sommations sommaires, les soldats étaient les maîtres. En effet la 62e Armée était en train de se consacrer à cette tâche : la pacification de la péninsule.

GUERRE D'EMBUSCADES

Après que l'une des deux armées prévues pour cette pacification de la péninsule eut été envoyée sur le front toute la besogne était entièrement retombée sur l'autre, la 62e. Dans la terminologie militaire chinoise, où les armées sont classées comme des crus, du bon au mauvais et du sûr au douteux, la 62e était considérée comme de première qualité. La preuve en était qu'elle avait été largement battue par les communistes dans le Nord, près de Tsing-Tao, et que cependant elle avait eu le courage de s'embarquer. Dès l'arrivée dans la presqu'île de Loui-Tcheou le général Possesseur — ou plutôt son frère, car lui-même résidait de préférence à Canton — avait décidé de se refaire une « face » par un triomphe sur les rebelles. Ce plan fut contrarié par une difficulté majeure, à savoir l'impossibilité de découvrir des guérillas — phénomène d'autant plus étonnant que les détachements envoyés dans les campagnes étaient annihilés parfois jusqu'au dernier homme. Et pourtant il n'y avait pas de bande à proximité, la presqu'île étant simplement une langue de sable désolée, sans les montagnes nécessaires aux refuges et aux cachettes. On ne voyait dans l'immensité poudreuse du pays que des paysans misérables vaquant à leurs maigres cultures. Mais c'étaient eux, ces hommes en haillons, qui décimaient les soldats. Parfois des campagnards, sur quelque ordre mystérieux, quittaient leurs villages par petits groupes pour se concentrer, à la faveur de la nuit, en quelque repli de terrain, jusqu'à l'heure du « coup » — que ce soit la destruction d'une colonne ou l'attaque d'un bourg. A moitié nus, avec leurs revolvers attachés à la taille par des ficelles, ils surprenaient les gouvernementaux, et c'était alors le début d'une poursuite impitoyable jusqu'à ce que le dernier ennemi eût été égorgé. Le général de la 62e Armée renonça rapidement à perdre ses hommes dans cette guerre à la fois contre personne et contre tout le monde. Il fit la pacification chez lui, en ville, c'est-à-dire qu'il faisait fusiller de temps en temps des gens qui étaient peut-être communistes; le tout était de bien régler la quantité.

Ainsi à Loui-Tcheou la guérilla était purement populaire, à base de paysans — les communistes se bornaient à donner les consignes. Avec l'aide des Pères j'ai parcouru cette campagne afin de comprendre les causes de la rébellion ; et partout je retrouvais les mêmes mots — l'impôt, la conscription.

QUAND VIENDRA LE RÉVEIL

Quand la misère atteignait son comble alors apparaissait le propagandiste : « Défendez-vous ! », prêchait-il — et il distribuait des revolvers aux jeunes gens. Peu après il arrivait que le percepteur ou le recruteur était tué : désormais le village entrait dans la rébellion.

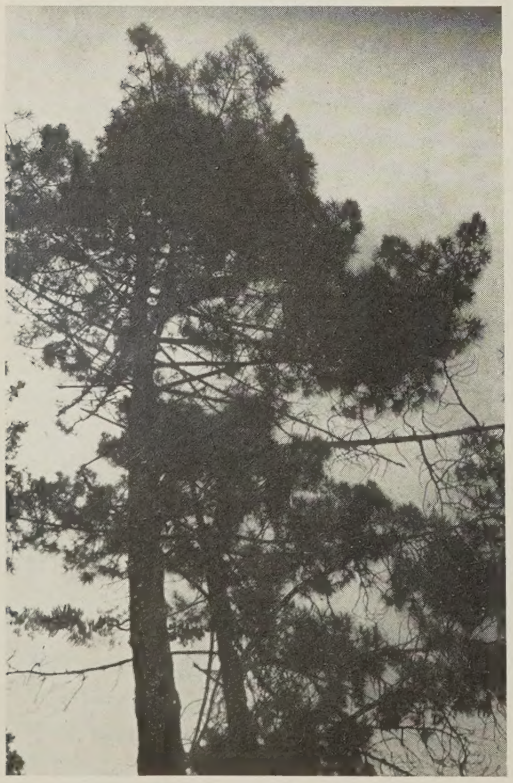
Certes les propagandistes arboraient l'étoile rouge, mais ils ne parlaient aucunement de doctrine. Ce n'était pas la révolution qu'ils propageaient, mais simplement la révolte contre l'oppression. Ils étaient en quelque sorte les redresseurs des torts. Aussi immense sera le contre-coup dans les campagnes de Kouang-Toung quand s'établira la machinerie véritable du parti, quand le communisme installé tentera de dissoudre la vieille trame de la société chinoise — la famille, le commerce, la propriété. C'est ainsi qu'au nord de la vallée du Yang-Tsé-Kiang les mêmes paysans qui avaient favorisé les communistes se révoltèrent encore une fois — mais contre eux. Cela commença quand le nouveau pouvoir réquisitionna le riz sans autre paiement que des coupures illusoires.

Il est certain que le même phénomène se reproduira en Chine du Sud. Tout, en dépit des apparences, n'est donc pas perdu pour les nationalistes, à condition qu'ils mettent fin à ces abus énormes qui ont fait le lit du communisme.

(A suivre.)

VIEILLE LÉPREUSE VUE PRÈS DE TSAM-KONG.

Tombé sous la cognée des bucherons le pin abattu a été débité, et près de la souche la coupe montre le cœur de l'arbre avec ses fibres.



LA FORÊT LANDAISE NE DOIT PAS MOURIR

*Le pays a été vivement ému par la catastrophe qui vient d'endeuiller le Sud-Ouest et la solidarité nationale s'exerce activement envers les malheureuses victimes. De son côté, le gouvernement a décidé d'allouer 100.000 francs à la famille de chacun des sauveteurs décédés. Des baraquements sont mis à la disposition des sinistrés par l'*Electricité de France. *Des mesures sont étudiées pour éviter le retour des catastrophes. Une somme d'un milliard est immédiatement fournie par le Fonds national forestier pour financer le reboisement. Comment se présente le reboisement des Landes et quels sont les emplois du pin, tel sera le sujet de cette enquête de Roger Dardenne.*

Le feu s'est apaisé sur la forêt girondine et landaise. L'étendue du désastre est immense. Si l'on ajoute aux dégâts de cette année ceux qui ont été causés par les incendies depuis 1939 — car, si 1949 a été tragique, il n'est pour ainsi dire pas d'année où quelque coin ne flambe — on peut dire que c'est la moitié de la forêt du Sud-Ouest qui a disparu, 500.000 hectares environ.

Comment réparer ce désastre ? Comment prévenir son retour ? Comment rendre à la région éprouvée la prospérité qu'elle devait à ses arbres? Replanter est évidemment la solution. Encore faut-il se persuader qu'elle est à échéance lointaine quand elle n'est pas impossible.

La première tâche qui va s'imposer aux spécialistes va être un examen minutieux du sol. Il se peut en effet que la « terre brûlée » devienne impropre à la forêt. On a sur ce point l'exemple des forêts coloniales où, des incendies ayant fait disparaître des bois de qualité, le terrain n'a plus porté que des arbres d'espèce inférieure et même s'est appauvri jusqu'à ne plus admettre la forêt. Remarquons en passant que le pin maritime dont sont plantées les régions sinistrées n'est pas un améliorant du sol : il l'acidifie et n'engendre

Armés du passe-partout, les bucherons attaquent la base d'un arbre.

La résine est recueillie dans ce pot, qui s'emplit en trois semaines.

Les forestiers appellent « pelage » l'opération de l'écorçage du pin.

Cette locomotive assure les transports du parc ou le bois est amené.

Le bois scié s'entasse dans le parc en hautes piles appelées rimes.

La ou se dressaient des arbres sveltes et vigoureux l'incendie qui a ravagé la forêt landaise n'a laissé derrière lui qu'un paysage désolé.

qu'un humus faible. Il faut donc envisager d'améliorer le sol.

Mais puisqu'on replante l'occasion est propice pour le faire dans des conditions qui donnent moins de prise à l'incendie redoutable. Le pin est essentiellement inflammable, et, sans rechercher d'autres causes, encore qu'elles existent assurément, aux incendies qui viennent de provoquer tant de deuils et de ruines nul ne peut prévoir qu'une nouvelle période de sécheresse ne viendra pas enflammer les arbres. Or il faut reconnaître que le domaine forestier qui vient d'être ravagé est pour la plus grande part propriété privée. Les forêts domaniales, qui ne constituent d'ailleurs qu'une faible partie de cette vaste étendue boisée, ont fort peu souffert. Pourquoi ? Parce qu'elles ne sont pas exploitées de même manière et que certaines précautions y sont prises qui sont négligées ailleurs. Evidemment la surveillance est indispensable. Des guetteurs vigilants sont nécessaires. La catastrophe récente a montré que l'avion est un auxiliaire indispensable pour cette surveillance.

En outre il faudra se plier à certaines règles. La forêt doit être coupée de vastes allées, disons des allées de 20 mètres de largeur. Sans doute cela ne suffit-il pas si le vent est extrêmement violent, comme ce fut le cas lors des derniers incendies, et transporte au loin des flammèches. Néanmoins c'est une garantie, et l'on se trouve bien dans les forêts de l'Etat de ces larges trouées.

D'autre part, c'est une erreur de planter les arbres de manière trop serrée. Ils s'offrent ainsi plus facilement à la propagation du feu. Aussi bien, contrairement à une opinion souvent émise, on n'obtient pas un meilleur rendement par cette plantation serrée. Au contraire, les arbres jouissant de plus d'espace poussent plus vigoureusement et donnent un bois meilleur. Il n'y a donc aucun intérêt à les « tasser ». Enfin, et c'est sûrement le plus important : le débroussaillement devrait être systématiquement pratiqué. Il est absolument indispensable de supprimer le sous-bois, aliment tout trouvé pour l'incendie. C'est une opération qui pose, bien entendu, une question de main-d'œuvre et, par conséquent, d'argent. Mais c'est la meilleure garantie sans doute contre un fléau comme celui dont la forêt du Sud-Ouest vient d'être la victime. Aux Eaux et Forêts on ne dissimule pas qu'il faudra prendre des mesures pour obtenir ce débroussaillement, car là réside le plus grave danger.

Puisque le pin est éminemment inflammable, on a pensé qu'on pourrait le protéger en l'encadrant d'arbres plus résistants. Dans des massifs forestiers soigneusement débroussaillés on pourrait peut-être mélanger le pin à d'autres essences. On s'est du reste demandé s'il ne serait pas possible, sur d'assez vastes espaces, de renouveler la forêt et de remplacer le pin maritime par d'autres arbres. En fait, les essences indigènes ne paraissent pas répondre au but cherché. Peut-être pourrait-on implanter certaines espèces exotiques. C'est une expérience qui ne peut être tentée qu'en tenant compte de certaines considérations accessoires importantes, et notamment des débouchés industriels et commerciaux qui pourraient être offerts aux bois ainsi acclimatés.

La solution qui paraît préférable, et vers laquelle on semble s'orienter, serait de modifier l'architecture de la forêt. Les pins seraient plantés en quinconce, de manière à former un vaste damier. Chaque case de ce damier, chaque massif forestier serait entouré par un rideau de feuillus, c'est-à-dire d'arbres plus résistants aux dangers de l'incendie. Le chêne d'Amérique a paru propre à ce rôle, mais surtout l'eucalyptus d'Australie.

En outre ce damier d'eucalyptus et de pins pourrait être, de place en place, rompu par des cultures. La forêt, en effet, est coupée de landes où paissaient autrefois des moutons. Les pacages ont à peu près disparu et avec eux les bergers perchés sur des échasses. Mais l'occasion est peut-être offerte d'utiliser à nouveau ces landes envahies par les bruyères.

Certains techniciens préconisent un assolement qui laisserait le terrain pendant un certain temps aux pins et pendant une autre période à des cultures. La durée prévue serait de soixante-quinze ans : cinquante pour les pins, vingt-cinq pour les cultures.

Disons que certains essais ont été faits avec des cultures de topinambours et qu'ils n'ont pas donné de résultats très satisfaisants. Au dire des techniciens pourtant on devrait pouvoir réussir avec le seigle et, surtout, avec des légumineuses, telles que le lupin, qui apporterait au sol l'azote qui lui fait défaut. Le genêt est aussi indiqué. Il a en outre l'avantage de se prêter à diverses utilisations rémunératrices.

L'amélioration du sol devra être poursuivie par des amendements, par le chaulage, par une surveillance des nappes d'eau que recèle la terre.

On s'est du reste demandé si les moyens mécaniques dont on dispose maintenant ne permettraient pas de supprimer les dépôts imperméables qui se forment dans le sous-sol de la région des Landes et qui se présentent sous l'aspect de grandes plaques dures dans lesquelles le chimiste reconnaît de l'oxyde de fer et qu'on appelle l'alios. Il est possible en effet de rompre et d'émietter ces plaques, mais en dessous c'est encore du sable qu'on rencontre.

En dernière analyse il faut donc en revenir au pin comme étant le mieux approprié à ce territoire. Par une replantation méthodiquement poursuivie, par de sages précautions contre l'incendie, par une utilisation des landes on peut rendre à cette région du Sud-Ouest sur laquelle le malheur s'est abattu une réelle prospérité.

« Ne croyez pas d'ailleurs, nous disait à la Direction générale des Eaux et Forêts M. l'inspecteur Luzu, qui a bien voulu ouvrir pour nous sa documentation, ne croyez pas que les mesures aujourd'hui préconisées ne l'aient été que tout récemment. Les dangers et leurs remèdes sont connus. La défense des forêts faisait dès 1923 l'objet d'un rapport de M. Antoni, inspecteur général des eaux et forêts. »

Effectivement, dans ce rapport — que j'ai sous les yeux et qui forme une brochure d'une centaine de pages — M. Antoni indique et étudie tous les moyens dont nous venons de parler. Moyens de signalisation pour la surveillance et la découverte de foyers d'incendie possibles ainsi que pour la transmission de l'alarme, moyens de protection par la construction de routes et de pare-feux, le débroussaillement, la substitution d'essences moins vulnérables à d'autres et l'introduction dans les peuplements résineux d'essences réfractaires au feu, la création de bandes de feuillus dans ces mêmes peuplements.

Chemin faisant M. Antoni réfute même une solution qui a été parfois recommandée ces dernières semaines. Pourquoi, a-t-on dit, ne pas supprimer çà et là la forêt sur des zones de 500 à 1.000 mètres de largeur ?

M. Antoni répond que, outre la perte grave que constituerait la destruction définitive d'étendues importantes de forêts, il y a lieu de craindre que les zones sacrifiées, à moins d'un entretien coûteux, ne se couvrent rapidement de morts-bois, éminemment favorables à la propagation de l'incendie. Comme, d'autre part, on ne pourrait établir un grand nombre de ces zones, la protection qu'on en attend risquerait d'être peu efficace.

Evidemment il en serait autrement si les terrains ainsi dénudés étaient propres à la culture. Ce n'est pas toujours le cas.

La défense de la forêt landaise doit donc être assurée par les moyens que nous avons énumérés.

Mais, qu'on ne s'y trompe pas, le rétablissement sera long. L'arbre est un capital qui ne produit que des intérêts tardifs. Il faut environ trente-cinq ans pour commencer à exploiter un bois de pins. Encore ne peut-on que pratiquer des coupes d'éclaircies : le rendement véritable demande plus de temps.

De cette inévitable lenteur dans la reconstitution découlent de difficiles problèmes économiques. Et, pourquoi ne pas le dire, puisque l'homme est sujet à retomber dans ses erreurs et ne renonce pas volontiers à ses routines, ne faudra-t-il pas reviser notre législation pour assurer aux forêts un régime tutélaire.

(A suivre.)

A. Doquin a peint « l'Alcoolisme » (a gauche) et « Plaisir nomade » (a droite) avec un lyrisme qui doit toucher les foules sincères.

LEUR VIOLON D'INGRES A EUX : C'EST LA PEINTURE

PAR JEAN SELZ

Si d'aventure vos pas vous conduisent un soir aux alentours de la porte d'Asnières et si vous entrez pour dîner dans ce petit restaurant du boulevard Malesherbes qui s'intitule avec une modestie alléchante « Aux plats régionaux », je vous recommande deux choses : le *Saupiquet des Amognes* et le *Baptême à Saint-Benin-d'Azy*. Le premier est le chef-d'œuvre de M. Souverain, cuisinier nivernais ; le second est le chef-d'œuvre de M^me^ Souverain, peintre du dimanche.

Saint-Benin-d'Azy (Nièvre) est le village natal de M^me^ Souverain. Son père était aussi, à sa manière, un artiste, mais il travaillait avec un blaireau : il était coiffeur. La jeune Alice fit à quatorze ans connaissance avec la capitale. Elle y devint quelques années plus tard femme de chambre « dans une maison bourgeoise ». Elle avait aussi l'amour de la cuisine et tomba amoureuse d'un cuisinier. De son mariage avec M. Souverain naquit un de ces bons petits restaurants de Paris où l'on fait la cuisine comme on sait la faire dans certaines provinces. Croûte aux champignons nivernaise, etc. Comment M^me^ Souverain, qui aujourd'hui a quarante-huit ans, vingt-neuf ans de mariage et vingt et un ans de « plats régionaux », passa-t-elle de la tarte maison (sa spécialité, à elle, ce sont les entremets) au paysage et se lança-t-elle dans la peinture à l'huile sans abandonner la cuisine au beurre ? C'est là un de ces mystères comme on n'en rencontre que dans les grandes destinées.

Cette grande destinée la prit il y a dix-huit mois. Elle n'avait jamais fait de peinture, ne connaissait pas de peintres, ignorait les musées et les expositions.

« Et ce qui m'ennuie bien, dit-elle, c'est que je ne sais pas dessiner. »

Elle s'essaya d'abord à faire quelques aquarelles et les montra à un habitué du restaurant, un dessinateur, qui lui apporta quelques tubes de peinture pour l'encourager. Ce fut alors que cet amusement hasardeux se transforma en véritable passion.

Aujourd'hui M^me^ Souverain se lève à 6 heures du matin pour pouvoir travailler à ses toiles avant de travailler à ses fourneaux. Elle peint aussi le soir, lorsque les derniers clients sont partis, et elle peint, bien entendu, tous les dimanches. Mais elle n'a jamais exposé. Il est vrai que le restaurant lui sert d'exposition permanente : serrés l'un contre l'autre, ses tableaux en tapissent les murs, au-dessus des banquettes de cuir, des vieux meubles de merisier et de ces beaux cuivres qui n'ont pas été achetés pour jouer à l'auberge rustique mais qui viennent de l'arrière-grand'mère de Saint-Benin-d'Azy.

Si l'on demande à Alice Souverain où elle prend ses sujets et comment elle travaille elle répond :

« Des fois sur nature, des fois de souvenir, des fois d'imagination. »

Sa maladresse, bien sûr, est grande. Mais elle n'est pas voulue — comme chez tant d'autres qui sont pourtant des peintres du lundi ou du mardi... Ses couleurs ne sont jamais vulgaires et son sens de la vie et du mouvement anime chacune de ses toiles et lui fait rechercher de préférence les sujets anecdotiques : un baptême, un enterrement, un accident. Quelques-unes de ces peintures sont d'une très grande saveur non seulement à cause de leur composition et de leur technique naïves, mais aussi parce qu'elles expriment une authentique joie de peindre.

Et voici déjà la gloire qui commence à fréquenter le restaurant Souverain : *Combat, Paris-Presse,* le *New-York Herald* ont ouvert leurs colonnes à la surprenante Nivernaise ; en un mois cinq émissions radiophoniques lui sont consacrées ; des galeries de tableaux lui font des offres ; et les actualités lui font l'honneur de l'écran... tandis que, l'une après l'autre, ses toiles trouvent des acquéreurs de plus en plus intéressants — et peut-être pas tout à fait désintéressés.

Mais, avec ses yeux bleus et son petit nez rond, M^me^ Souverain a la tête solide : un bon sens paysan lui conseille de ne pas se laisser griser par ce grand fou de Paris. Et quand vous irez dîner « Aux plats régionaux » elle vous apportera gentiment la moutarde, et si vous lui parlez de sa peinture elle

Tout en manœuvrant les cardeuses électriques et les « sauterelles » Arthur Doquin rêve d'évasion vers son atelier, ses toiles.

Une pointe de coquetterie au bout de son pinceau habile a saisir la ressemblance, Mme Souverain a brossé d'elle-même cet étonnant portrait. Moins flatteur, celui de M. Souverain est d'une qualité meilleure encore, avec un trait de malice conjugale.

Ci-dessus : « Baptême a Saint-Benin-d'Azy ». — Ci-dessous : « Mariage a Saint-Benin-d'Azy ».

hochera la tête d'un air incrédule et vous demandera : « Vous l'avez trouvé bon, mon tournedos ? »

Le destin d'Arthur Doquin, matelassier à Rosny-sous-Bois, à l'enseigne de « la Carde d'or », n'est pas sans analogie avec celui de Mme Souverain. Mais il est peut-être encore plus extraordinaire. Et l'on dirait qu'il existe chez certains individus un véritable démon de la peinture que rien ne peut décourager.

Avec ses yeux noirs, ses cheveux noirs frisés et huilés, ses narines remuantes, la fine moustache qui ourle sa lèvre d'un trait de fusain, ses longues pattes de lapin effilées, Doquin a l'air d'un matador. (J'y pensais plus encore en le voyant dans son atelier de couvre-pieds se saisir, comme d'une *capa*, d'un morceau de satin écarlate.) Aussi quelle surprise d'apprendre qu'il est né à Carnières, dans le Nord ! Mais tout s'explique : sa mère était d'origine espagnole.

Son père était peintre en bâtiment et membre de l'orphéon d'Escandœuvres, un des faubourgs de Cambrai. Laissa-t-il à son fils en mourant son goût manuel pour la peinture et sa ferveur pour la musique ? Ce fut, en tout cas, son seul héritage... A onze ans Arthur Doquin fait ses débuts dans le commerce comme marchand de quatre-saisons. A quatorze ans un obus oublié de la guerre 1914 explose devant lui et lui emporte une partie de la main gauche, n'y laissant que le petit doigt. Cela ne l'empêche pas d'apprendre le violon, mais l'oblige à tenir son instrument sur l'épaule droite. Puis il devient marchand forain et parcourt toute la France en vendant des couvre-pieds.

A vingt ans l'idée lui vient un jour de copier un tableau de Raphaël d'après une photographie. Ce travail le passionne, mais il doit laisser ses pinceaux et reprendre ses couvre-pieds. Il ne reviendra à cette passion fugitive que quinze ans plus tard. En attendant la vie est difficile. Quand il se marie il n'a que 100 francs en poche. Sa femme, une belle blonde de Nancy, a du goût pour la romance, il l'accompagne à la mandoline et les voilà tous les deux chanteurs des rues. Mais deux petites filles sont nées, et il faut une fois de plus reprendre les couvre-pieds : « Tenez, madame, touchez-moi ce satin, et c'est du piqué main... Laissez-vous séduire ! »

Les acheteuses, il faut le croire, se sont laissé séduire, car aujourd'hui « la Carde d'or » est, entre

Ci-dessus : « un Bar place Pigalle ». — Ci-dessous : « l'Enterrement ».

ux champs de choux de Bruxelles, une coquette mai-
de la rue Victor-Hugo à Rosny-sous-Bois. Les
rquets cirés du salon, les cuivres étincelants de la
sine vous y rappellent que ses habitants viennent
Nord. Trois clairs ateliers prolongent la maison.
y fabrique des matelas avec une cardeuse électrique
les « sauterelles », ces machines à piquer qui font
00 points à la minute, ne chôment pas. Le garage
rite un bon camion et une traction avant. Toute la
mille est devenue matelassière. Les deux filles sont
riées, et pendant que Doquin travaille à la « saute-
le » ou au carrelet les deux gendres, continuant la
dition, vont vendre sur les marchés la literie de « la
rde d'or ». Et sous le toit se niche un autre petit
lier, mais il ne contient ni satin, ni crin, ni laine :
st un atelier de peinture, et le peintre c'est Arthur
quin, qui a enfin retrouvé sa passion. Dans un coin,
piano droit et, sur un divan, trois mandolines et
t violons d'Ingres (dont quelques-uns ont été cassés
r Tutur, le plus féroce des deux petits-fils malgré
deux ans).

Doquin n'a jamais eu le temps d'apprendre à dessi-
r. Cependant il dessine. Du moins les esquisses des grandes compositions qu'il entreprend de peindre, fruits de son imagination, sont-elles crayonnées sur une feuille de papier. Mais il ne trace aucun dessin sur ses toiles, qu'il attaque directement au pinceau. Dans les grands sujets qui mettent en scène plusieurs personnages il peint d'abord les corps nus et les habille ensuite. Comme sa main mutilée ne lui permet pas de tenir une palette il se sert de sa paume pour y mélanger ses couleurs.

Si M^me^ Souverain est une impressionniste (je ne le lui ai pas dit, pour ne pas l'impressionner) Doquin est un classique et un romantique. Il aime les couleurs sombres et préfère au paysage les scènes où le drame peut faire fleurir l'allégorie. Les sujets macabres ne lui font pas peur, mais ils font peur à M^me^ Doquin, qui s'enfuit de l'atelier quand son mari se met à peindre des squelettes. Sa toile intitulée *Plaisir nomade,* « d'une belle envolée lyrique », comme l'auraient écrit les critiques d'art du Salon des Artistes Français de 1880, eût été favorablement accueillie à ce Salon, et je ne serais pas surpris que sa composition, inspirée par les méfaits de l'alcoolisme, entrât dans la collection d'un amateur de peintures réalistes — ou surréalistes.

Ci-dessus : « Nourritures spirituelles et Nourritures terrestres ». — Ci-dessous : « Paralytique d'Asnières ».

Ci-dessus : « la Chapelle Sainte-Anne a Saint-Tropez ». — Ci-dessous : « Portrait de la mère Marie ».

NON SEULEMENT LES FOURMILIÈRES GÉANTES ABONDENT, MAIS LES FOURMIS S'ATTAQUENT AUX ARBRES DONT ELLES RONGENT PEU A PEU LE TRONC.

L'ÉTRANGE DÉSERT DE KALAHARI (*)

par FRANÇOIS BALSAN

V. — VERS LE NORD

J'AI donc reformé équipe à Lehututu grâce au concours de trois hommes désormais ancrés dans mon souvenir : Kalabeng, commander noir du poste méhariste anglais ; Sayed Saïdu Rasul, maître du commerce du centre du Kalahari ; Osman, son fils.

C'est avec Kalabeng et Osman que j'attaque la direction nord, sur la jeep des Rasul. Il y manque un ressort entier — remplacé par une bûche. La réserve d'essence est au contraire, elle, gênante de surabondance : elle nous coince en sardines entre les caisses de vivres et l'outillage !

Tout de suite le désert se montre hostile. Il est extrêmement peu parcouru en ce sens. La piste est une ligne idéale, qui se perd, se retrouve en crochets buissonniers interminables. On s'ensable. Les pannes battent les records de diversité. L'avance est nulle. Heures de lutte et de souffrance. A de rares intervalles l'apparition d'un bushman. Ces sauvages sont par ici assez grands et minces. Mais j'ai assez écrit et imagé leur thème pour sauter ces étapes et entraîner le lecteur plus avant vers le nord.

Signalons cependant le point d'eau d'Okva. Des vautours de taille d'homme occupent son trou d'eau saumâtre, faisant salon avec de dormeurs bœufs rouges. D'énormes pierres décorent le désert alentour. Je les prends pour un vestige de ville morte. Elles en ont l'allure.

Une légende colportée par les chasseurs hottentots veut qu'il existe loin dans l'ouest de Lehututu une cité elliptique perdue, mangée par le bush à mesure de l'écoulement des siècles. Ce doit être, multipliée et transposée, la ruine déjà citée en 1896 par le trappeur Farini, entre la Nosop et Lehututu.

Quelle que soit l'importance de la réalité existante, ce sont ces bruits qui me font curieusement observer ces pierres étranges, celles du nord, et sans caractéristiques nettement valables.

JONCTION AVEC L'AXE KALAHARIEN DU NORD

Je retrouve à Ghanzi la grande transversale septentrionale du Kalahari : la piste de Windhoek à Livingstone, la liaison S. W. A.-Rhodésie par le célèbre lac Ngami. On a songé à lancer un chemin de fer sur cette précieuse connexion intercoloniale. L'affectation définitive du S. W. A. à l'Union Sud-Africaine pourrait modifier les plans de Londres, Windhoek ne devant plus être en mesure de devenir un libre exutoire rhodésien.

Je ne m'attarde pas au camp de Ghanzi, camp civil et militaire. Je dîne dans l'élégant bungalow du District commissioner, Mr. Marr. Sa charmante femme est si courageusement britannique en son art de tirer de rien une organisation méritoire ! Je couche en face, dans le poste. Des allées bordées de pierres blanches découpent ces quelques hectares d'une verdure apprivoisée, parmi le bush d'épines proches. Les constructions sont séparées par des fleurs. Des prisonniers vaquent pacifiquement aux travaux de jardinage, sous la garde d'une sentinelle.

Vite, je repars.

C'est désormais le règne des fourmilières géantes. Elles s'accotent aux arbres, les embrassent, les dévorent. Il faudrait des maillets pour rompre leur pâte dure. Et voici que les eaux commencent. Des eaux permanentes. De vrais étangs, aux gracieux vols d'oiseaux. Aux abords du Ngami la jungle

(*) Voir *France-Illustration* des 15 janvier, 12 février et 11 juin 1949.

s'ouvre. D'immenses étendues blanches, salines, sont foulées par le galop des springboks. Puis, nourrie d'humidité, la forêt se reprend, croît, s'assemble.

Bientôt se montrent des villages batawanas, la dernière tribu de Bechuanas, dans les clairières. On entend de loin les pilons à grains. Et les grains ont de si pittoresques greniers en cônes !

Parfois, stoppant, je marche vers les voix joyeuses qui me parviennent des profondeurs de la futaie. J'arrive à des enceintes. Elles sont de roseaux, car toujours la nature conditionne la construction et le marais, partout visible, fournit généreusement ces flexibles armatures. Je m'insinue dans de tortillants corridors. Il y a d'autres enceintes internes, délimitant les logis et leurs cours. Et je surprends à l'improviste de sauvages ménagères...

Ces Batawanas sont pasteurs et pêcheurs. Ils font contraste de calme avec les bushmen de ces parages, beaucoup plus hostiles que ceux du centre. Quatre mois avant mon passage deux aviateurs anglais sont tombés dans le bush du Makarikari et ne sont point revenus. Et j'apprends que l'Ongova, qui me sépare de l'Angola, contient des clans chasseurs à la sagaie trop prompte. Poursuivant ma route, j'arrive à Maun.

Couleurs de ce site à cheval sur les eaux : celles de l'Okovango par devant, celles du Makarikari par derrière. Ce système liquide a fait déjà l'objet d'études. Il est à changements de sens, suivant le tour où les bassins qui alimentent l'un des groupes de marigots et le second bénéficient des chutes de pluies. Tout un peuple aquatique, des hippopotames aux oiseaux, évolue, nombreux et indifférent à ces fantaisies climatologiques.

La civilisation a sa tête de pont à Maun. On y trouve un gros poste, un hôpital, un hôtelier qui « fait » mécanicien. Ici se croisent la piste de Rhodésie et celle de la Chamber of Mines, *private tract*, cette dernière issue de Francistown.

Négriers modernes, les rabatteurs de main-d'œuvre de cette organisation formidable passent dans d'énormes camions, parés contre toutes éventualités, pour aller chercher, décider et ramener des hommes nécessaires à l'extraction du métal jaune de l'Union Sud-Africaine, jamais saturée de bras, surtout depuis que le contrat avec le Mozambique a cessé de fournir assez d'appoint. Il faut « chasser » ailleurs. Il ne reste plus que le bled pur...

LES PIÈGES DU MOBABE PAN

On appelle Mobabe Pan la vaste contrée, tantôt inondée, tantôt sèche, qui s'étend du bush sylvestre de Maun à la forêt de Mopanis, précédant celle de la Rhodésie et annonçant une terre nouvelle.

La piste y est difficile. Le grand gibier y surabonde. Nous tombons en panne à côté de deux troupes, chacune de plusieurs centaines de noirs wildbeasts. Une lionne et son lionceau s'intéressent si vivement à nos manœuvres qu'un des hommes lui envoie trois coups d'une vieille pétoire, qui la frôlent sous elle et finissent par la faire changer d'observatoire.

La chaleur est torride. Des herbes jaunes soudent littéralement les feuillages à la savane. Jungle en linceul d'or. Les pintades circulent en quantités offensantes : parler d'une volière n'a rien d'excessif.

Tout le pays au sud de la ligne que je parcours est inexploré et plein de promesses. Là aussi il faudra s'attarder, revenir. En cette saison sèche des premiers jours de printemps, avant les pluies, le passage n'est pas trop difficile. C'est en vue de ces pluies imminentes que les bushmen allument ces incendies qui vont, eux, créer un obstacle combien complexe.

A quatre ou cinq reprises de vrais murs de feu de plusieurs kilomètres de front roulent vers nous, poussés par la brise. On entend leur crépitement de loin. Nous brisons des ressorts à nous hâter d'essayer de les contourner dans un terrain impossible. Il faut changer de tactique et attaquer les flammes : une équipe de pelleteurs, qui étouffent la largeur du passage, luttent contre une température de fournaise ; une équipe de camions, qui fait sauter la brèche...

VICTORIA FALLS

Après tant de cuissons je n'en croirai plus mes yeux ni ma peau, rafraîchie d'éclaboussures, quand un beau matin j'arriverai aux chutes du Zambèze.

Depuis des milles et des milles nous sommes captifs de la monotone forêt de Mopanis. Soudain une brusque descente nous abaisse au relief où, en roches noires, va serpenter le val du Zambèze...

Une route commence. Du macadam. Le chauffeur de mon truck, abruti d'avoir lutté contre le sable et plafonné à 9 m.-h., n'ose pas laisser aller ses pistons sur ce véritable autodrome... La flore devient équatoriale. Nous arrivons, hébétés, stupéfaits, à l'une des plus grandes merveilles du monde...

Suprême couronnement d'une longue et passionnante exploration.

FIN

LES TROIS AUTEURS DE MA RÉUSSITE DANS LE NORD DU KALAHARI : SAYED SAIDU RAZUL, KALABENG, CHEF DU POSTE DE TSANE, OSMAN RAZUL.

A Cahors, capitale du Quercy, l'ensemble médiéval du pont Valentré — le plus beau pont fortifié de France — édifié au XIIIe siècle.

EN SUIVANT LE LOT (*)

par Paul-Émile Cadilhac

Un peu avant Figeac nous avons quitté le Rouergue pour entrer dans le Quercy. Deux pays de la vieille France. Mais très différents malgré certaines analogies physiques. Il y a des causses en Quercy comme en Rouergue, mais peut-être moins dénudés et moins grandioses. Les toits s'opposent : là-bas la lourde pierre grise sur d'énormes charpentes, ici la tuile à la romaine. La race aussi diffère : plus rude en Aveyron, plus expansive dans le Lot, avec un goût très latin des palabres et des luttes politiques. Pas de commerce ni d'industrie, une agriculture à ras du sol, avec des tâcherons venus d'Espagne et d'Italie. En revanche des sites admirables, des curiosités gastronomiques et un vin de classe : le cahors.

(*) Voir *France-Illustration* du 27 août et du 3 septembre.

Nous avions entrevu le fantôme de Jules César devant Capdenac, et nous retrouvons sa griffe, ou plus justement celle des proconsuls, ses successeurs, à Cahors, qui garde encore des restes pompeux de thermes, des vestiges d'aqueduc et, enfouies dans le sol, des arènes qu'on exhumera un jour. Cahors montre aussi orgueilleusement la maison d'Henri IV, qui le força, mais auquel il ne garde pas rancune. Entre les deux — César et Henri IV — il y a l'histoire de France, et cette histoire, nous en ramassons les miettes au long du Lot. Il a fallu d'abord le retrouver. Figeac nous en avait éloigné. Suivre le Célé se révélait tentant, mais à ce jeu on escamotait toute une partie du programme. Aussi après Ceint-d'Eau nous piquons droit sur le Lot et le joignons aux environs de Frontenac.

La rivière a grandi depuis hier. Elle a pris du corps et de l'ampleur. Si les

barrages, en amont, ne lui dérobaient son eau elle coulerait presque avec majesté. Le pays aussi a changé, plus riant, la vallée plus large, l'horizon plus lointain. Mais ailleurs la sécheresse sévit, et l'on vient querir de l'eau à la rivière. Un paysan, piquant ses bœufs au front courbé, aux jambes déviées par l'effort, ramène un tonneau ruisselant que couronnent des palmes vertes. Symbole ? Image de fête ? Non, précaution utile, les ramures brisant les oscillations de l'eau et l'empêchant de se répandre.

Châteaux et bourgs fortifiés surplombent la rivière et partout, innombrables, gentilhommières et pigeonniers campent leurs tours rondes ou carrées.

Cependant Saint-Pierre-Toirac silhouette sur le ciel son église fortifiée et, tout proche, le château de La Roque, son donjon à sept étages. Montbrun, une lieue plus loin, aligne ses toits de tuile au-dessous d'une forteresse farouche, dont les trois dernières tours démantelées se coiffent d'aigrettes géantes, qui sont des arbres. D'autres forteresses en ruine — Cadrieu, Calvignac, Genevières — jalonnent ce royal chemin d'eau, pierres détachées de cette légende que sculptent les siècles et dont Hugo a bâti un palais. Et tout cela — comme les prophètes annoncent le Christ — prépare Saint-Cyrq-Lapopie.

La route bute contre un pont, éclate et bifurque à gauche vers Saint-Cyrq-Lapopie, à droite vers Cahors. Nous changeons de rive. De loin Saint-Cyrq-Lapopie, c'est une haute église à la tour carrée, flanquée d'une svelte tourelle ronde qui garde à ses pieds un village tombé sans doute du ciel, car il est isolé sur un pic où d'abord aucune route ne semble conduire.

Cependant on peut accéder à ce prodigieux Saint-Cyrq-Lapopie, dont le nom me semble accoupler un accent d'héroïsme à un souvenir gastronomique, le casoar de Saint-Cyr à un fumet de paupiettes se roidissant dans le poêlon. J'ai regret de n'avoir pu, faute de temps, y faire halte pour déjeuner, car je cuide qu'on y tâte de bonne et savoureuse cuisine quercynoise.

Comme ce bourg médiéval ne manque aucune occasion de se faire valoir, il a jeté en travers du chemin une porte ronde — reste des fortifications — dans laquelle il s'inscrit tout entier. Et l'enchantement continue : maisons pansues, encorbellements, fenêtres jumelées, poivrières, tourelles, vieux balcons peuplent les ruelles escarpées qui se ruent à l'assaut de l'église.

Après les hommes la nature, dans un *crescendo* étonnant, fait donner tout l'orchestre. La route, le roc et la rivière composent une harmonie rude et pleine qui me rappelle les gorges de l'Ardèche avant le pont d'Arc. Enormes éboulis, à-pics vertigineux, tunnels, arcades, mêlés à l'eau et au ciel, semblent préfacer la venue de quelque titan. Et puis, passé Conduché, la gorge peu à peu élargie aboutira à Saint-Géry à un vaste cirque crénelé de roches rouges. L'âpre et sauvage vallée du Vers s'ouvre peu après. Et, désormais adulte, le Lot coulera paisible et fort. Une halte charmante avant Cahors, Larroque-les-Arcs, reflets sur l'eau de verdures, de tonnelles, d'auberges blanches et fleuries où les gourmets doivent trousser quelques flacons.

DE CÉSAR A HENRI IV

Il s'est battu durant des siècles. Et à présent, à le voir rangé sagement derrière le Lot, qui le ceinture et le garde dans sa presqu'île, Cahors semble s'assoupir et avoir à l'entrée, sur le pont, déposé son armure et ses armes. A l'arrière-plan la barbacane aux tours carrées appointées en triangle, la porte Saint-Michel et son rempart, la tour des Pendus ferment l'isthme. Cependant des tourelles, la tour carrée de la cathédrale, des clochers, Saint-Barthélemy, le palais du roi, dominant les toits de tuile rouge, découpent sur le ciel, au crépuscule du soir ou du matin, une ville du moyen âge.

PAYSAN DES CAUSSES VENANT CHERCHER DE L'EAU POUR SES TROUPEAUX.

SAINT-CYRQ-LAPOPIE, DONT LA COLLINE DOMINE LA RIVE GAUCHE DU LOT.

SAINT-CYRQ-LAPOPIE ENTREVU A TRAVERS UNE DE SES PORTES D'ENCEINTE.

FALAISE ROCHEUSE DANS UN DES DÉFILÉS DE LA RIVIÈRE AVANT CAHORS.

UN ASPECT APAISÉ ET RIANT DE LA VALLÉ ÉLARGIE PEU AVANT CAHORS. A CAHORS : LES PILES DU PONT DE JULES CÉSAR ONT ÉTÉ MISES A SEC.

LA CAPITALE DU QUERCY AVEC SES TOITS A LA ROMAINE, SES TOURS ET SES CLOCHERS. A VILLENEUVE-SUR-LOT : QUELQUES LOGIS D'AUTREFOIS.

De fait, vers la cathédrale Saint-Etienne nombre de ruelles humides, noires, profondes s'enchevêtrent, aussi étroites qu'à Paris la rue des Chantres, dans la Cité, ou celle du Chat-qui-Pêche, proche la place Saint-Michel. Des fenêtres à croix de pierre, des portes massives et cintrées, des murs balafrés par les crues du Lot ou les balles des partisans au temps des guerres de religion. Au delà, des vestibules pavés de cailloux de rivière et de hauts escaliers de pierre aux parois desquels sont encore scellés les anneaux de fer où brûlaient des torches. Des pièces noires, des plafonds élevés où brillent çà et là quelques débris des splendeurs d'autrefois. Si Marot revenait il reconnaîtrait sa ville, son Cahors.

Gambetta aussi — dont le père tenait ici une manière de bazar — retrouverait la sienne : celle du boulevard qui porte son nom et seinde la cité en deux. Promenade charmante avec ses maisons de gauche, basses et gracieuses, couronnées de terrasses fleuries.

Jean XXII, pape d'Avignon, revendiquerait sans doute son palais, dont les pierres jonchent le sol, la cathédrale dont il connut les coupoles byzantines, l'admirable portail nord, le massif lourd comme une forteresse de la façade.

N'oublions pas Julius César, dont le pont a été fâcheusement détruit. Le Lot, naguère si exubérant, réduit à rien par ses barrages et la sécheresse, a laissé surgir les larges assises rondes, tranchées à ras comme au couteau.

Plus en aval, en face des restes d'une vaste basilique ruinée par les huguenots à la prise de Cahors, un pont gothique en dos d'âne enjambait la rivière. Il a été démoli fort sottement en 1906.

Il nous reste heureusement le pont Valentré — le plus beau pont fortifié de France — dont les huit arcs en ogive, les avant-becs, les trois tours composent un ensemble médiéval qui n'a de pair que la Cité de Carcassonne.

Quand le futur Henri IV — dont le logis conserve le souvenir — voulut conquérir en 1580 la ville promise en dot par Henri III à Marguerite et jamais livrée, il se garda bien d'attaquer du côté de l'eau et prit la place à revers, du côté de la terre. Ouvrez l'armoire aux bouquins et lisez le récit de cet assaut de cinq jours dans *les Quarante-Cinq*, de Dumas père. Plus vivant que l'histoire des historiens, le récit emporte tout et recrée miraculeusement l'atmosphère de cette première bataille du roi Henri.

LA ROUTE DU VIN

Nous sommes toujours en Quercy — un Quercy plus aisé, plus riche, avec des plants de tabac dans la vallée, des vignes sur les coteaux et toujours des maisons avenantes. Jadis de longues barques plates emportaient de lourds tonneaux jusqu'à Villeneuve, Aiguillon et Bordeaux. C'était la route du vin. Aujourd'hui la rivière ne charrie plus rien et les portes des vingt et une écluses ménagées par Colbert achèvent lentement de pourrir.

Cette route du vin, nous la suivons en auto, mais sur la rive gauche à présent, ce qui nous contraint de « brûler » Mercuès, un des hauts lieux de ce Quercy — ancienne résidence des évêques — dont la façade sur le Lot a cinq étages et une tour de 40 mètres qui émerge puissamment sur la hauteur. Les châteaux vont continuer à jalonner notre route, phares lointains sur le grand chemin du passé : Cessac, devant Douelle, pays de marins je suppose, puisqu'il y a un Café de la Marine et, suspendu dans le chœur de l'église, un petit vaisseau en *ex-voto* ; Langle, sur la rivière ; Caïx et sa gloriette, où rima Lefranc de Pompignan, au nom aussi pompeux que ses odes.

Luzech vaut une halte. Situé sur l'isthme étroit que fait une boucle du Lot, et de surcroît traversé par un canal qui joint les deux rives, il prend une allure de ville des Flandres, que domine en contraste, sur une façon d'acropole, la masse d'un énorme donjon carré.

Peu après nous nous arrêterons pour déjeuner à Pescadoires et, tentés par le grand ciel bleu, le soleil, l'herbe douce, ce sera un pique-nique au bord de l'eau, près d'une source vive et fraîche. Une route sinue en face, au-dessus de la voie ferrée, mais il n'y a pas de pont, et c'est un passeur, comme jadis, qui traverse les piétons. Un flacon de vieux cahors, généreux et fruité, qui ne fait songer aux médocs, évoque en nous l'image de cette plaisante gastronomie quercynoise, cousine de celle du Périgord, que nous avons appréciée à Cahors, à l'Hôtel de l'Europe. Pâtés de canard et de foie d'oie, confits d'oie, truffes et morilles constituent des curiosités de bouche fort appréciables... J'y reviendrai plus à loisir, ainsi que sur la parfaite organisation du tourisme, qui compte ici deux animateurs de classe : M. Iragne, le président du Syndicat d'Initiative de Cahors, et M. Estival, président de la Fédération Quercy-Périgord-Limousin-Marche, qui organisa récemment la fameuse caravane des ambassadeurs.

Deux haltes encore avant de quitter le Quercy : Puy-L'Evêque, aux toits rouges pressés autour du château de Lychairie, jadis aux évêques de Cahors ; Duravel, dont l'église romane conserve les corps momifiés de saint Hilarion, saint Agathon, saint Piamon, qu'on expose tous les trois ans solennellement.

LES ÉPOUSAILLES DU LOT ET DE LA GARONNE

Passé Fumel nous entrons dans le Lot-et-Garonne. L'aspect du pays se transforme. C'était déjà sensible après Puy-L'Evêque, mais cela s'accentue encore. La vallée s'élargit, devient plaine, les terres se font plus plantureuses, les vignobles et les arbres fruitiers se multiplient. On a l'impression d'une contrée heureuse et riche. La couleur méridionale s'accentue. Il y a de la joie diffuse — et comme un air de fête. Au vrai, il en est une qui se prépare — et splendide — à 60 kilomètres d'ici : les épousailles du Lot et de la Garonne. Le futur prince consort a des allures de jeune dieu. Les villes qu'il traverse dressent sur son passage ces arcs de triomphe que sont les ponts.

Celui de Villeneuve-sur-Lot, d'une grâce altière, date de 1287. La ville, du reste, est charmante : elle garde une place à arcades, deux portes des anciens remparts et a édifié il y a quelques années une église romane byzantine, dont les vitraux sont des XIV et XV^e^ siècles. Un peu plus loin Sainte-Livrade conserve une porte fortifiée et quelques logis anciens.

Cependant la plaine — où des milliers de pruniers alternent avec les pampres — chante au soleil un prodigieux péan. Un hameau au passage nous jette ce nom : Le Temple. Mais le temple où se célèbrent les noces du Lot et de la Garonne s'érige plus loin, à Aiguillon.

La rivière, qui après Clairac s'est infléchie brusquement au sud, se reprend, peu après Sainte-Radegonde, à couler vers l'est. Contournant Aiguillon par un chemin de terre d'abord, puis à travers champs, nous gagnons le confluent.

Des rangées de peupliers verticaux, flammes vertes, frémissent dans le vent. Il y en a sept files qui convergent vers l'autel des épousailles. A gauche la Garonne, d'or fondue ; à droite le Lot, d'un vert doré ; au fond, absidé de la cathédrale, un cirque rocheux barrant l'horizon. Par là-dessus un ciel de pourpre et de flamme, que l'heure crépusculaire adoucit. Et les deux rivières s'unissent largement, sereinement, dans la paix d'un beau soir qui s'achève et d'un destin qui s'accomplit.

Photographies Fournier.

FIN

TYPE D'UN DE CES PIGEONNIERS SI NOMBREUX DANS LE LOT.

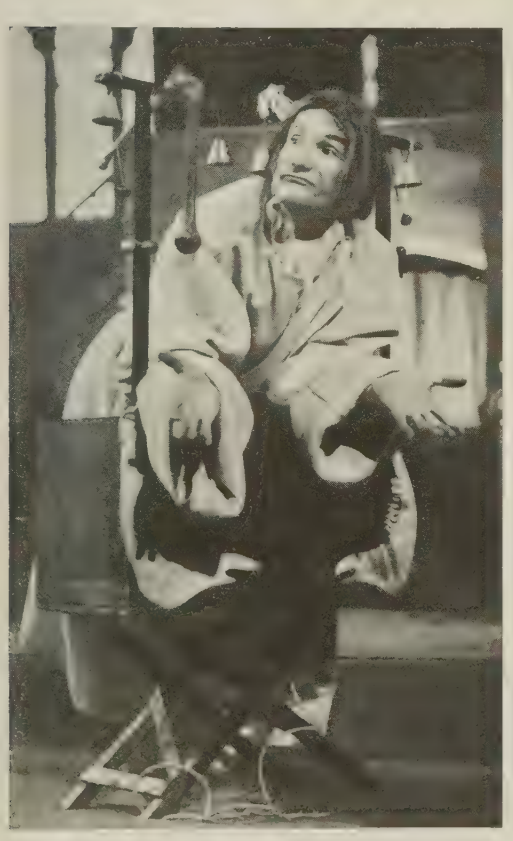
FESTIVAL A EDIMBOURG

UNE fois de plus, j'ai retrouvé Edimbourg, cette ville d'une théâtrale et presque irréelle beauté, toujours habillée de brume, fouettée de vent, luisante de pluie. D'ailleurs, comment ne pas arriver dans un royaume de légende avec un train nommé poétiquement *The Flying Scotsman* (l'Ecossais volant) ? Le festival commençait. Que de choses à voir et à entendre ! Que pourrais-je dire sur la musique qui ne soit déjà connu ? Je préfère vous parler de théâtre.

En cette matière trois événements majeurs, dont le plus important fut la première mondiale de *The cocktail-party* de T. S. Eliot. C'est sa troisième pièce. La première, *Meurtre dans la Cathédrale,* date de 1935 et fut un événement dans l'histoire du théâtre anglais. Sa deuxième pièce, *la Réunion de famille,* avait en partie échappé au public. Dans *The cocktail-party* toutes les règles strictes du théâtre classique sont supprimées.

T. S. ELIOT SUIVANT « COCKTAIL-PARTY ».

« THE GENTLE SHEPHERD », ŒUVRE D'ALLAN RAMSAY, EST UN CLASSIQUE DU THÉATRE ÉCOSSAIS.



DUNCAN MACRAE DANS « THE THREE ESTATES ».

Il est très difficile de deviner exactement les intentions philosophiques de Mr. T. S. Eliot. Mais on peut penser que la pièce a pour sujet *Clean the foul body of the infected world* (purifier le corps impur de ce monde infect). Certains de mes confrères (américains surtout) ont trouvé cette pièce obscure et difficile. Elle l'est certainement. Mais considérant l'évolution de Mr. Eliot depuis *The Love Song of J. Alfred Purface* et le dialogue technique de sa *Sweeney,* je trouve sa dernière œuvre singulièrement claire et, à mon avis, il y a peu de choses qu'une intelligence moyenne ne soit à même de saisir. On peut n'y voir qu'une comédie de mœurs brillante et parfois émaillée de gags rudes et presque cyniques — tout à fait inattendus chez un aussi sérieux poète. Peut-être la balance oscille-t-elle trop de la comédie légère au drame symbolique. Cependant c'est aussi bon que le meilleur B. Shaw et aussi profond que *World of light* d'Huxley.

Il est difficile de croire qu'une satire politique vieille de quatre cents ans et qui n'a jamais affronté la scène depuis ait soulevé un tel enthousiasme. Pour une fois tous les critiques sont d'accord : *The Satire of the three Estates* est la plus belle réalisation théâtrale qu'il m'ait été donné de voir jusqu'à présent. Tout y est parfait.

Le cadre d'abord. Imaginez une très vieille église, transformée actuellement en théâtre. La salle toute en boiseries, avec un merveilleux plafond ; au milieu, une estrade, et les spectateurs rangés tout autour.

Soudain les acteurs surgissent parmi la foule, jouent devant vous, derrière vous, à vos pieds ; il y en a partout. Alors on oublie les robes du soir modernes et les classiques vestons pour assister, en janvier 1540, à la « première de *The Three Estates,* de sir David Lindsay.

La mise en scène et les costumes sont parfaits et d'une grande richesse. C'est tout à fait extraordinaire. Les acteurs forment une troupe homogène que domine néanmoins la forte personnalité de Duncan MacRae.

Hier soir — fort tard puisqu'elle commence à 23 h. 30 — j'ai vu la jolie pastorale *The Gentle Shepherd,* œuvre d'Allan Ramsay (XVIII[e] siècle) ; elle fait partie du théâtre classique écossais. La mise en scène est charmante et parisienne à souhait. La minuscule scène est uniquement éclairée de flambeaux d'argent tenus par des valets en habit à la française, et à la douce lumière des bougies ces tableautins ressemblent à un conte pour grandes personnes sages.

La semaine prochaine, une troupe allemande, remarquable, dit-on, vient pour la première fois depuis la guerre jouer en Angleterre le *Faust* de Gœthe, dont on célèbre le centenaire bientôt. Peut-être aurai-je l'occasion d'en parler.

Il est maintenant l'heure de se préparer pour le prochain concert. Dehors le brouillard tombe, mais comme il n'a pas plu de la journée malgré le ciel gris mes amis, habillés de kilts, vont s'exclamer en me voyant : « Quelle belle journée, n'est-ce pas ? », tandis que je me serrerai frileusement dans un grand manteau.

A.-H. FAILLANT.

Photographies Associated Newspaper, The Scottish Tourist Board. Dessin de Milen Cosman.

Le flight-lieutenant Lumsdaine (au premier plan) qui fut vainqueur en natation.

Cette Coupe sera définitivement attribuée a la nation qui l'aura remportée cinq fois.

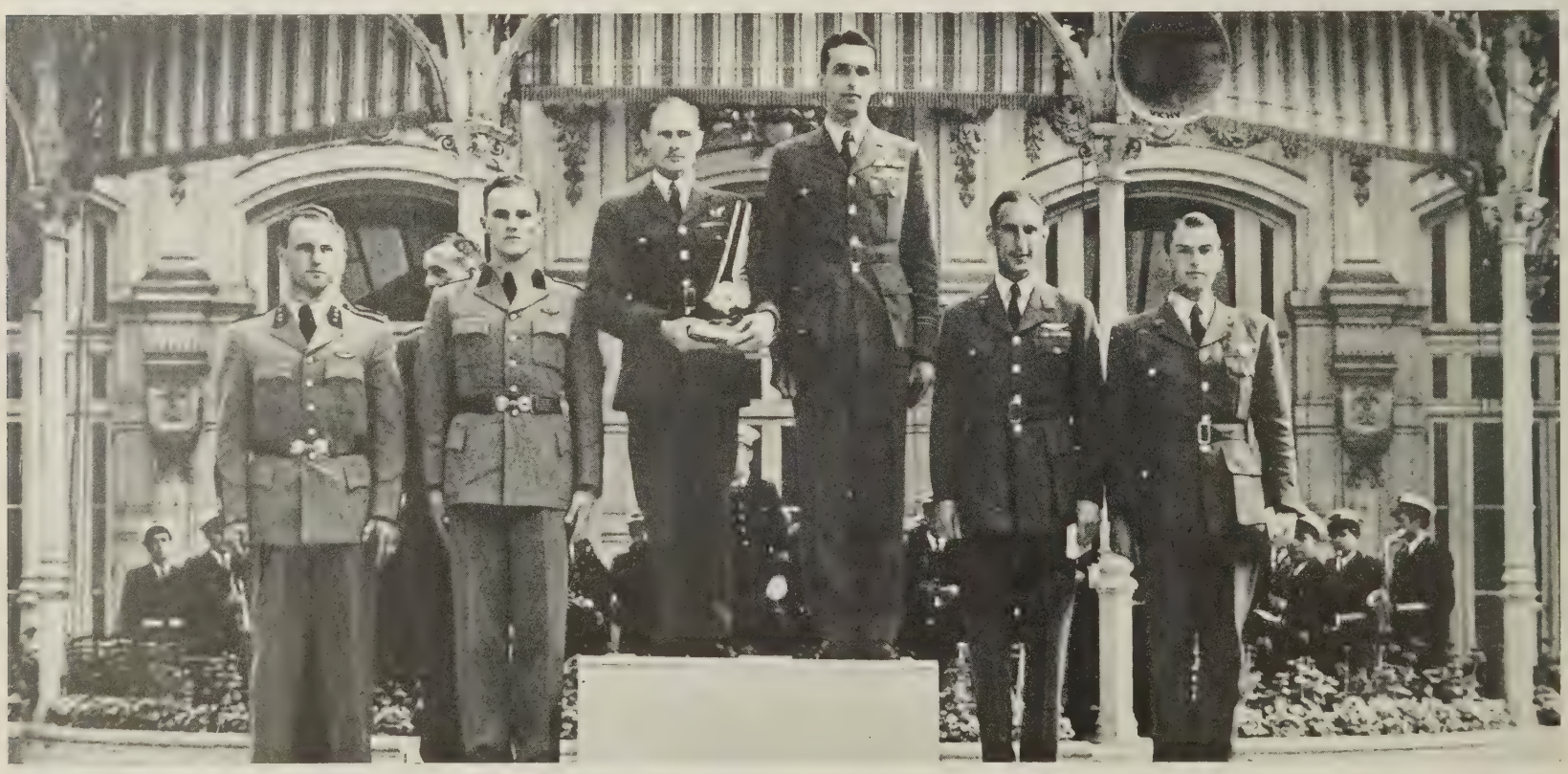
Le « parcours-évasion » : escalade, passage des barbelés, enfin une marche forcée.

PENTATHLON AÉRONAUTIQUE INTERNATIONAL MILITAIRE

A VICHY

Les frères Strupler, capitaine et lieutenant de l'aviation suisse, atterrissent...

Au controle de cette épreuve, le group-captain Chacksfield s'occupe de son équipe.



L'équipe de Grande-Bretagne victorieuse du Pentathlon devant les équipes helvétique, hollandaise, française et belge, dans l'ordre.

UNE TORNADE DÉFERLE SUR LES « PARAMOS », CES VASTES PRAIRIES QUI COUVRENT LES FLANCS DU COTOPAXI A 80 KILOMÈTRES DE QUITO, LA CAPITALE

L'ÉQUATEUR ET SES CONTRASTES ÉTONNANTS *

par E. AUBERT DE LA RÜE

PAR ses constructions urbaines et rurales, ses routes sinueuses suspendues en corniche à des pentes vertigineuses ou profondément entaillées dans les tendres dépôts de lœss, par le lacis de ses sentiers s'élevant à l'extrême limite de la végétation, par ses travaux agricoles s'accompagnant de tout un réseau de clôtures et de canaux d'irrigation allant chercher l'eau près des hauts sommets, l'habitant des Andes a grandement contribué à humaniser le décor triste et sévère de ses montagnes.

Les villes et les bourgs sont dessinés en quadrilatères, les rues se coupant à angle droit, délimitant des *cuadras,* pâtés de maisons régulièrement espacés, tandis que le centre du damier est occupé par le *parque,* la place principale, plantée d'arbres et que bordent la cathédrale et des palais.

Il y a dans les campagnes des villages groupés, mais l'habitat est souvent aussi très dispersé. En dehors des grandes habitations d'hacienda, la demeure rurale équatorienne est toujours de dimensions modestes. Elle présente une grande diversité d'aspects qui tient plus à la variété des matériaux employés suivant les lieux qu'à sa forme proprement dite, qui change peu. Elle est une fidèle expression du milieu physique.

Les terres chaudes, que ce soit le long de la côte ou en *Oriente,* connaissent la maison de bois ou de bambou construite sur pilotis, assez uniforme sur de grandes étendues. L'habitation de la sierra est beaucoup plus changeante. Dans la zone de la *cangahua,* terme local pour désigner le lœss, qui occupe tout le centre et le nord de la dépression interandine, entre 2.000 et 3.000 mètres, territoire pauvrement boisé où la roche est rare, la case d'*adobes,* ou briques crues, est dominante. Une armature de gros roseaux renforce éventuellement les parois de l'habitation. Au voisinage des *quebradas,* et là où la roche affleure, on voit la pierre s'associer ou même se substituer aux *adobes.* Là au contraire où la forêt n'est pas très éloignée le bois trouve un large emploi dans la construction.

La couverture est généralement faite de chaume et son épaisseur augmente avec l'altitude pour mieux garantir du froid. Dans les régions élevées les parois latérales sont souvent si réduites que la maison consiste, en fait, en un toit de chaume immense descendant presque jusqu'à terre.

L'Equateur compte également des populations de troglodytes, dont les plus nombreuses occupent d'anciennes exploitations de pierre ponce creusées dans les collines qui entourent Latacunga. Les familles qui vivent dans ces demeures souterraines se livrent du reste toujours activement à son extraction, car elle est très utilisée comme matériau de construction dans toute la région. La ville de Latacunga est ainsi entièrement bâtie en ponce très légère.

Il est d'usage dans toute la sierra d'enclore les habitations, les moindres cultures, de même que les grands terrains d'élevage. Les Andes se montrent ainsi cloisonnées par une infinité de clôtures qui agrémentent leur physionomie d'autant plus qu'elles appartiennent à des types très différents. La clôture la plus habituelle de la sierra est le mur de lœss, soit moulé, soit fait d'*adobes,* qui atteint en certains endroits une hauteur remarquable. Des plantes grasses épineuses sont souvent plantées au sommet et en augmentent l'efficacité.

(*) Voir *France-Illustration* du 27 août 1949.

Les fossés ou *sanjas* sont des limites agraires très communes dans les Andes, notamment entre les domaines des grandes haciendas. On en fait moins car ils sont coûteux à établir. Creusés dans la *cangahua* ou dans les cendres volcaniques qui forment habituellement le sol des paramos, ces fossés, profonds de 3 mètres et larges d'autant, courrent sur de grandes distances et se rencontrent parfois jusqu'à 4.000 mètres d'altitude, offrant des obstacles qu'il est difficile au bétail de franchir.

Les haies vives sont d'un emploi courant, et dans les secteurs arides les plus communes, jouant en même temps un rôle utilitaire, sont faites d'agaves et de sisal qui fournissent une boisson alcoolique et des fibres textiles. Diverses cactées très épineuses participent également à l'établissement de ces haies pittoresques ainsi d'ailleurs qu'une foule d'autres plantes.

PRIMAUTÉ DE L'AGRICULTURE

L'économie de l'Equateur repose encore essentiellement sur l'agriculture. Si la sierra assure, bien qu'imparfaitement, les besoins alimentaires du pays, ce sont les cultures tropicales de la côte qui permettent à l'Equateur d'exporter divers produits agricoles. La côte et l'*Oriente* sont, on l'a vu, le domaine des grandes plantations fournissant le cacao, le café, le sucre, la banane, le riz et le coton et pendant la dernière guerre également du caoutchouc. Il y a cinquante ans l'Equateur exportait le tiers de la production mondiale du cacao, mais les maladies du cacaoyer ont considérablement réduit le rendement de ses plantations.

Par la diversité de ses climats, l'Equateur se prête à toutes les cultures et ce n'est pas un des moindres étonnements lorsqu'on suit le couloir interandin de voir défiler successivement sur de courtes distances les productions les plus variées. Aux champs de canne à sucre, qui empiètent en maints endroits sur la zone tempérée, et aux vergers tropicaux, qui se hissent parfois jusqu'à plus de 2.000 mètres d'altitude, grâce à des conditions locales favorables, s'associent le plus souvent des cultures de nos régions. Les jardins d'Ambato fournissent tous nos fruits et sont renommés dans toute la sierra. Mais les grandes cultures de la zone tempérée sont celles du maïs, du blé, de l'orge, de la pomme de terre, sans parler de certaines plantes typiquement indigènes, comme le quinua et l'oka et ce fruit délicieusement parfumé qu'est le *najanrilla*.

Les cultures qui s'étagent du pied des Andes à près de 4.000 mètres se raréfient considérablement à partir de 3.300 mètres et se limitent, dans la zone froide, à des champs de pomme de terre, de fève et d'orge.

Le couloir interandin, la partie la plus peuplée du pays et la plus anciennement habitée, a été à peu près totalement déboisé, et cette région, comprise entre les immenses étendues forestières qui parent les versants externes des Andes, manque de bois. La difficulté des transports empêche que l'on aille puiser dans les réserves illimitées de la forêt équatoriale, pourtant très proche à vol d'oiseau.

Pour remédier à cela on s'est efforcé de multiplier les plantations d'eucalyptus. Le président Garcia Moreno, en 1865, fit semer à Ambato des graines offertes par le Muséum d'histoire naturelle de Paris. Intrus dans le monde végétal andin, où il s'est parfaitement acclimaté entre 1.800 et 3.200 mètres, l'eucalyptus est devenu en moins d'un siècle la principale source de combustible et de bois d'œuvre pour la sierra.

L'Equateur, pays faiblement peuplé, agricole et pastoral, ne parvient pas aujourd'hui à assurer les besoins de sa consommation intérieure. Ce fâcheux état de choses tient aux méthodes de cultures inadéquates qui ont appauvri et trop souvent ruiné le sol arable des Andes. Par son imprévoyance l'habitant de la sierra a laissé se dégrader irrémédiablement de grandes surfaces qui ne sont plus aujourd'hui que des pentes ravinées et dénudées, à jamais perdues pour l'agriculture et l'élevage.

Le grand ennemi de l'agriculture andine est l'érosion insidieuse du sol, les pluies, tout en étant rares, s'abattant avec violence sur les montagnes, les dépouillant de leur terre végétale partout où l'homme a fait disparaître le manteau forestier.

L'industrie minière, qui joue un rôle d'une telle importance dans les Andes du Pérou, de Bolivie et du Chili, se réduit encore à peu de chose dans les montagnes de l'Equateur. On connaît cependant, çà et là, divers indices de minéralisation, de l'or en particulier, que l'on retire depuis fort longtemps des alluvions de certains cours d'eau, mais la seule grande mine du pays est celle de Portovelo, dans la province d'El Oro, au nom symbolique, dont les travaux souterrains s'étendent sur des centaines de kilomètres.

Cette exploitation d'or et les champs pétrolifères de la côte mis à part, l'industrie, qui occupe un peu plus de cent mille ouvriers, est surtout

LES INDIENS COLORADOS DE LA CORDILLÈRE OCCIDENTALE ONT UNE ÉTRANGE FAÇON DE SE COIFFER.

UNE INDIENNE DU CHIMBORAZO, LA PROVINCE LA PLUS TYPIQUE DES ANDES.

PRÈS DE LATACUNGA, INDIENS HABITANT DES CARRIÈRES DE PIERRE PONCE.

Le centre de Quito ; les faubourgs s'étendent a 3.000 mètres sur les pentes du Pichincha.

orientée vers la préparation des produits alimentaires et les textiles. Une industrie artisanale florissante est celle des chapeaux de paille dits de Panama. D'une souplesse et d'une finesse merveilleuses, ils sont faits avec les fibres d'un palmier, le *toquilla*. On les fabrique en diverses régions de l'Equateur, mais le grand centre est Montecristi, dans la province côtière de Manabi.

UN GRAND CENTRE DE TOURISME

On peut prédire à l'Equateur un brillant avenir touristique le jour où il disposera d'hôtels suffisants pour accueillir ses visiteurs. Il a tout ce qu'il faut pour les attirer et les retenir,

La côte tempérée du Pacifique a de belles plages et la sierra des stations thermales situées à toutes les altitudes. Déjà Baños, la plus réputée, au pied du Tungurahua, dans un imposant cadre montagneux au fond de la haute vallée du Paztaza, immense coupure à travers la cordillère orientale donnant accès à l'*Oriente*, connaît une vogue croissante.

Le pays n'a pas de monuments incas, comme le Pérou, mais il abonde en sites archéologiques, encore peu explorés, qui ont déjà livré de remarquables collections de l'art pré-colombien. La période coloniale, dont l'empreinte est fortement marquée, l'a doté de trésors historiques et artistiques qui font de Quito en particulier une précieuse relique du passé.

LES INDIENS DOIVENT ÉVOLUER POUR QUE VIVE L'ÉQUATEUR

Les scènes de la vie indienne conservent beaucoup de caractère, et les marchés, qui rassemblent chaque semaine les populations des campagnes dans les principaux centres, méritent d'être vus avec leurs foules colorées. Lourdement chargés, trottinant inlassablement en compagnie de leurs petits ânes, plus rarement de lamas, qui sont peu nombreux en Equateur, les Indiens accourent de tous côtés, et de très loin souvent, par petits groupes pour atteindre la ville au lever du jour. Les femmes portent de longues et pesantes jupes de laine et les hommes sont vêtus du poncho traditionnel, rouge le plus souvent, se protégeant du froid dans les hautes régions par des pantalons faits de peaux de chèvre. La coiffure est la même pour les deux sexes. C'est le chapeau de feutre blanc quand il est neuf et à bord relevé tant que les intempéries ne l'ont pas déformé. Quant aux métis ils se distinguent par le port du chapeau de feutre européen, les femmes en ayant souvent deux superposés en signe de richesse. Se coiffant comme les hommes celles-ci ont coutume de saluer de la même façon, en se découvrant !

Deux localités se distinguent par le pittoresque de leur marché : Otavalo et Richamba. Le marché d'Otavalo est spécialisé dans le commerce des *casimires*, tissés à la main et rappelant les tweeds d'Ecosse. Leur renommée dépasse les frontières de l'Equateur. Les tisserands d'Otavalo, une aristocratie parmi les Indiens de la sierra, aux longs cheveux nattés, se distinguant des autres par leur poncho bleu et leur très large chapeau, colportent également leurs lainages à travers tout le pays. Mais il faut aller chez eux, ne serait-ce que pour parcourir cette province d'Imbabura, la plus riante, bien cultivée et qui compte de gracieux lacs. Celui de Cuicocha, dormant au fond d'un grand cratère escarpé accroché au flanc du Cotocachi, pic neigeux, est l'un des plus beaux spectacles naturels que l'on puisse contempler en Equateur.

Riobamba, qu'entourent certains des plus puissants *nevados*, le Chimborazo et l'Altar entre autres, est une ville banale et récente, reconstruite après un tremblement de terre au centre d'une plaine assez aride et sablonneuse. Mais les montagnes qui l'environnent, que les blés mûrs dorent au mois de juin, sont plus fertiles et abritent de nombreux villages indiens, d'un cachet très spécial avec leur coiffure monumentale de chaume.

Si les traditions et les vestiges de deux passés différents, l'indien et l'espagnol, sont toujours vivaces en Equateur et si ce pays, que sa configuration tourmentée et sa position excentrique écartent des grandes voies de communication modernes, demeure le refuge du pittoresque et de la couleur locale il serait inexact de croire qu'il soit réfractaire à tout progrès. L'Equateur est, certes, un pays pauvre qui n'évolue que lentement. L'effort qu'il a cependant accompli depuis quelques années pour s'adapter à notre époque est indiscutable et s'accélérera dans la mesure où la masse indienne prendra conscience d'elle-même et s'intégrera davantage dans la vie économique et politique du pays.

FIN

L'église style rococo des jésuites a Quito.

Le défilé du Paztaza mène a l'Amazone.

Cuenca, ville ancienne de l'Equateur

Le marché de Latacunga.. avant le séisme.

SOUFFLANT A UNE VITESSE DE 150 MILLES A L'HEURE, L'OURAGAN A DÉRACINÉ LES PALMIERS QUI ORNAIENT LES JARDINS ET LES AVENUES.

HURRICANE

LA Floride, au climat si doux que certains enthousiastes n'hésitent pas à proclamer qu'il y règne un éternel printemps, n'est pas pourtant à l'abri des surprises des éléments hostiles. Il y a peu un furieux ouragan s'est déchaîné sur cette riante contrée, où il a causé de gros dégâts. Le vent, qui soufflait en rafales, atteignait une vitesse de 150 milles à l'heure, renversant les arbres. En plusieurs points les communications furent interrompues. La tornade emporta les palmiers qui bordaient les avenues. Les maisons d'habitation eurent beaucoup à souffrir : toits enlevés, volets arrachés, pièces inondées. Sur un aéroport vingt-quatre avions de tourisme furent détruits. Et les magnifiques fruits, orgueil de la Floride, jonchaient le sol.

Nos photographies donnent l'idée de ce que fut cet assaut des éléments, qui avec une brutalité irrésistible transformèrent ces lieux où il fait bon vivre. Ici, telle grande rue n'était plus qu'un marécage ; là, les rives charmantes d'un lac avaient été changées en fondrières boueuses.

Heureusement tout rentra assez vite dans le calme. Le terrible « Hurricane » n'est plus qu'un mauvais souvenir et la Floride, pansant les blessures qu'elle a reçues, a repris son sourire.

TROIS AUTOS ET VINGT-QUATRE AVIONS PRIVÉS ONT ÉTÉ DÉTRUITS ICI.

APRÈS LA TEMPÊTE LES PAMPLEMOUSSES SUCCULENTS JONCHAIENT LE SOL.

CETTE VUE SAISISSANTE A ÉTÉ PRISE DU SIXIÈME ÉTAGE D'UN HOTEL.

BABEL 49...

VOULEZ-VOUS voyager ? demande le fabuliste. Et il répond : « Que ce soit aux rives prochaines ! » Rien de plus aisé en cet été 1949 : il suffit d'affronter le Champ-de-Mars et de monter à la tour Eiffel, où tous les peuples se coudoient, où se mêlent toutes les races.

Babel est dans nos murs, et des cars blancs, verts, crême et chocolat déposent chaque matin ses représentants entre les quatre piliers géants de la tour. Çà et là quelques jolies filles — notamment de brunes et rieuses Argentines — mais que de mâles déplaisants aux longues jambes maigres et velues, aux genous cagneux, aux visages tanés, vêtus comme les débardeurs de jadis ou des pêcheurs d'opéra-comique ! Est-ce un progrès ?

Des queues s'étirent longuement devant les piliers est et ouest où sont logés les ascenseurs. Et depuis des mois cette ruée ne se ralentit point. Tous les records sont battus. Il y eut un million vingt mille visiteurs en 1900 ; il y en aura cette année deux cent mille de plus.

D'un bout à l'autre, du rez-de-chaussée au quatrième étage qui s'ouvre en terrasse, on peut entendre dire oui ou non dans toutes les langues. On y rencontre le petit col rond du clergyman, le kilt de l'Ecossais, la couverture de l'Espagnol — que sais-je ! et tout ce monde parle en même temps ! La confusion des langues, comme dans la plaine de Sennaar, atteint son comble.

Il est un lieu cependant ou toutes s'abolissent, s'unifient, se confondent : le restaurant du premier étage. Là elles frémissent, dilatant leurs papilles dans une communion gourmande qui les rend indulgentes et fraternelles. Là, grâce au maître André Pignarre il n'y a plus d'Europe, mais des gourmets. Le soir enfin il n'y a plus qu'une langue, qui n'est pas le français mais le parisien, cet idiome subtil, spirituel, vif, connu des seuls initiés et qui s'exprime souvent par un clin d'œil, un sourire, une façon de porter la tête ou de déguster une truite en buvant un grand montrachet, une tradition qui renaît.

POL LION.

LES LIVRES

PAR ANDRÉ ROUSSEAUX

Littérature canadienne

PROFOND connaisseur des choses canadiennes, M. Etienne Gilson a soutenu ce paradoxe : si le Canada n'avait pas été enlevé par l'Angleterre à la France, Québec et Montréal seraient-ils aussi passionnément français aujourd'hui ? « On peut en douter, ajoute-t-il. L'Angleterre, qui n'est pas une médiocre colonisatrice, n'a pas su garder les Etats-Unis d'Amérique, et lorsque je me demande quel mode de séparation devait laisser le moins d'amertume, j'avoue que je me sens hésiter. Si le Canada moderne était né d'une rébellion des Canadiens contre la France, en parleraient-ils encore aujourd'hui comme de leur mère ? Elle ne serait pour eux qu'une marâtre. » Et c'est là, à la réflexion, une vérité fort pertinente.

Les pages où M. Gilson nous propose de réfléchir là-dessus sont dans la préface qu'il a donnée au livre de M. Jean Bruchesi, *Canada, réalités d'hier et d'aujourd'hui* (Ed. Variétés, à Montréal). Cet ouvrage contient le cours que M. Bruchesi a professé à la Sorbonne au printemps de 1948. Ce n'est ni une histoire du Canada ni une étude politique, économique ou littéraire. C'est un peu de tout cela à la fois. Mais surtout ce livre n'a rien d'un tableau statique, qui trahirait d'ailleurs la vision d'un peuple en marche. Je dirai même qu'à plus d'un chapitre, quand on arrive à la dernière ligne, on a envie de dire : et après ? Il semble qu'une immense histoire soit amorcée dont nous ne trouvons là que le prologue. M. Bruchesi a rendu excellemment une vérité qui me semble primordiale : c'est que dans le cas d'une nation comme le Canada un présent considérable fait présumer d'un immense avenir. Cela est sensible dans presque tous les domaines.

Et cela constitue une différence capitale avec les vues que l'on peut prendre d'un vieux pays comme sont ceux de l'Europe, et de la France en particulier. De ceux-ci on peut montrer la longue histoire comme arrivée à un point où l'avenir ne sera qu'un complément, tant le passé est déjà copieux et varié. (Sans compter que l'on se demande parfois, comme en face d'une personne très âgée, ce qu'il reste d'avenir en perspective.) Devant le Canada, au contraire, on ne se défend pas de penser que la place qu'il a prise dans le monde ne laisse pas plus préjuger ce qu'il sera peut-être un jour que la France n'aurait pu laisser prévoir le siècle de Louis XIV au temps de Louis le Gros ou de Philippe Auguste. Non que le Canada soit peu de chose aujourd'hui. Mais sa croissance et son évolution sont encore beaucoup plus. Que présager, notamment, de ce que deviendra la population canadienne française, dont l'augmentation numérique continue développe en même temps la vitalité ? Le temps est loin où le Canada ne passait guère que pour un pays de chasseurs de fourrures. Il serait moins désuet, mais encore inexact, de le regarder sous l'angle de considérations économiques trop exclusives, en s'enfermant dans des évaluations agricoles, forestières, minières. Le Canada du XX^e^ siècle a une vie artistique et littéraire qui lui est propre. Il a ses peintres, ses musiciens, ses écrivains. Il est même assez ombrageux à l'égard de qui les connaît peu ou mal.

De petites querelles se sont élevées à ce sujet entre les milieux de langue française de Montréal ou de Québec et ceux de Paris. Les Canadiens français s'insurgent contre l'idée de constituer surtout une zone favorable à l'exportation de notre pacotille littéraire. Les prend-on pour des sauvages auprès de qui le roman parisien à succès serait l'équivalent de la verroterie ? Je dois dire qu'ils ont parfaitement raison de juger sévèrement les ouvrages sans valeur qui sont poussés sur le marché par la complicité des éditeurs et des jurys littéraires. Et s'ils ajoutent : « Pourquoi gardez-vous sur les romans français d'écrivains canadiens un silence injurieux, tandis que vous organisez une publicité si tapageuse autour des romans de France ? » — s'ils posent cette question, dis-je, il me paraît embarrassant de leur répondre pertinemment.

On n'aurait d'ailleurs que peu de compliments à leur faire s'il fallait leur dire que leurs jeunes romanciers ne sont pas plus médiocres que les nôtres. Toute la littérature contemporaine est marquée par un absurde fétichisme du roman, alors qu'il ne restera peut-être rien de plus de notre production romanesque que des innombrables tragédies en cinq actes qu'on a perpétrées entre la mort de Racine et la jeunesse de Victor Hugo. M. Jean Bruchesi, en brossant le tableau de la littérature canadienne, nous parle bien de ses poètes ; mais il ne cache pas que les romanciers sont plus importants et plus nombreux. Et ce sont surtout des romanciers qu'on nous a donné à connaître à Paris : il y a trente ans Louis Hémon, naguère Gabrielle Roy avec *Bonheur d'occasion,* aujourd'hui plusieurs autres, parmi lesquels je distinguerai M. Roger Lemelin.

On a édité récemment en France son livre *Au pied de la pente douce* (Flammarion), qu'il a écrit voilà déjà quelques années. C'est pour une bonne part un roman de mœurs, traité sur un mode satirique où M. Lemelin déploie une verve fort animée. Et je ne doute pas que cet aspect de l'ouvrage, avec les réactions qu'il a pu susciter, lui ait valu dans la province de Québec beaucoup de son succès. Pour moi, j'ai été surtout gagné par ce roman à partir du moment où j'y ai discerné une inquiétude interne et la recherche par le héros d'un sens profond de la vie. Le livre, vers le dénouement, s'élève très au-dessus de la peinture d'un monde aux couleurs plus ou moins savoureuses.

Une phrase surtout m'a frappé. La voici : « Boucher brandit son poing vers le ciel, marmotta au nom de la jeunesse canadienne française qu'elle a besoin d'une cause pour chercher la supériorité. Depuis cent ans le sang n'a pas été versé sur le sol de la patrie pour la sauver. Nous sommes devenus les parasites d'une petite antiquité qui pourrit dans ses traditions. » Nous serions plutôt tentés d'envier un peuple qui n'a pas eu besoin de verser son sang sur son sol pour le sauver. Quant à nous, notre malheur est contraire, et l'effondrement de 1940 est venu de ce que l'hémorragie de 1914-1918 n'a jamais été compensée. Mais M. Roger Lemelin a raison de penser que les peuples, comme les hommes, grandissent par le sacrifice et non dans le bonheur. Il touche là une vérité essentielle, qui est d'ailleurs la vérité fondamentale de la civilisation chrétienne.

Je regrette de n'avoir qu'un aperçu trop sommaire de la littérature canadienne. Mais il suffit de trouver une page comme celle-là en ouvrant un de ses livres pour être sûr de la qualité de sa vie.

BILAN DE LA SAISON THÉATRALE

AVANT que les rampes se rallument pour la nouvelle saison théâtrale, demandons-nous ce que 1948-1949 a légué à nos scènes parisiennes ! La réponse est simple : cette dernière saison restera placée dans les annales sous le signe de Paul Claudel. Après avoir attendu tant d'années pour pouvoir imposer son talent dramatique à de très vastes publics le grand écrivain a eu la joie d'être joué sur trois scènes à la fois. *Le Soulier de satin,* repris à la Comédie-Française, *Partage de Midi,* monté par Jean-Louis Barrault à Marigny, *le Pain dur,* mis en scène par André Barsacq à l'Atelier, ont affirmé à des salles unanimes la variété du talent de Paul Claudel, créateur, poète, homme de théâtre. Son lyrisme, sa philosophie, matières à d'inépuisables discussions, se prêtent à la plus parfaite transposition théâtrale. La preuve est faite que Paul Claudel connaît toutes les règles, toutes les recettes, et je dirai même — sans aucun irrespect — toutes les ficelles du métier. Ces trois séries de représentations ont fait honneur au génie français et à notre rayonnement dramatique. La même saison aura permis à un écrivain philosophe que le grand public ne connaît pas assez, Gabriel Martel, de faire représenter son *Homme de Dieu,* écrit depuis vingt ans. C'est une troupe provinciale, le Centre dramatique de l'Est, qui a profité de l'hospitalité du théâtre Montparnasse pour faire applaudir par les Parisiens une œuvre qu'ils ignoraient. Il est bon que la province donne des leçons à la capitale.

Dans ces années, qui n'ont pas encore retrouvé leur équilibre intellectuel, où tant des plus doués cherchent à tâtons leur idéal et leurs fins, le conflit de deux générations se pose avec acuité en matière de théâtre. La jeunesse, réclame à grands cris sa place au soleil ; c'est parfaitement son droit. Mais la saison 1948-1949 a montré que les aînés tenaient très fortement leurs positions. L'immense succès remporté par la pièce nouvelle d'Henry Bernstein, *la Soif,* qui va poursuivre sa carrière à la rentrée prochaine, révèle que l'auteur de tant d'œuvres universellement applaudies conserve toute la faveur du public parisien. Louis Jouvet a joué devant des salles combles en reprenant *Knock,* de Jules Romains, ou *Ondine,* de Jean Giraudoux, toujours vivant parmi nous. Le plus jeune des aînés, Armand Salacrou — il vient d'avoir cinquante ans — a pu constater que deux reprises de ses œuvres, *l'Inconnue d'Arras* et *une Faible Femme,* s'imposaient pendant d'innombrables représentations à des publics approbateurs. Henry de Montherlant, avec *le Maître de Santiago* et *Fils de personne,* s'est établi solidement au théâtre Jacques-Hébertot. Roger-Ferdinand, le dévoué président de la Société des auteurs dramatiques, abandonne ses *J 3* pour se faire applaudir avec un nouvel ouvrage, *le Mari ne compte pas.* Sacha Guitry conserve encore des fidèles et Steve Passeur a prouvé dans *107 Minutes* qu'il était toujours le maître de son talent et de sa forme.

Il est évident que cette liste compte autant de reprises que de créations. Il est évident aussi que public et critiques ne sont pas toujours d'accord : en relisant *L'Illustration* d'il y a un siècle j'y apprenais que les directeurs de théâtre de 1849 entendaient supprimer les premières pour échapper aux critiques, injustes à leur avis, des professionnels ! Mais les difficultés de la vie quotidienne ne permettent pas toujours à la jeunesse parisienne d'aller défendre en masse les ouvrages de ses contemporains. Il faut convenir enfin que les jeunes ne nous ont pas donné durant cette dernière saison des œuvres exceptionnelles. Autant *la Peste,* d'Albert Camus, avait enthousiasmé ses lecteurs, autant sa transposition théâtrale, *l'Etat de siège,* admirablement mis en scène par Jean-Louis Barrault, a déçu les spectateurs. *Sébastien,* d'Henri Troyat, romancier magistral, n'a rencontré — et je le déplore — qu'un succès d'estime. Louis Ducreux, si doué et si habile, n'a marqué qu'un essai malheureux avec *le Roi est mort. Branquignol,* de Robert Dhéry, tenant à la fois du burlesque, du cinéma, du music-hall, a fait l'enchantement des spectateurs du théâtre La Bruyère. Mais l'acte cynique, explosif de Jean Genêt, *Haute Surveillance,* a suscité autant d'enthousiasmes délirants que de fureurs légitimes, alors qu'une création de Julien Gracq, le romancier du *Château d'Argol,* est tombée à plat. Et nous n'avons rien eu sur les planches ni de Maurice Clavel, le plus doué peut-être de la nouvelle génération, qui s'était imposé avec *les Incendiaires* et *la Terrasse de Midi,* ni de Fabien Reignier, ni d'Arout, ni d'Emmanuel Roblès, ni d'Alfred Adam...

Où donc les Parisiens, en dehors des spectacles que j'ai déjà cités, ont-ils pu satisfaire leur goût du théâtre ? Ils n'ont pas montré un très vif empressement pour les ouvrages étrangers, car deux pièces de grande qualité, *Maître après Dieu,* fort bien adapté et monté par Jean Mercure au théâtre Verlaine, et *la Lune dans le fleuve Jaune,* n'ont connu — fort injustement d'ailleurs — que des succès éphémères. Les Parisiens se sont précipités en foule vers des pièces gaies.

Quelle conclusion s'impose après ce voyage rapide au royaume de la saison défunte ? Si le théâtre parisien demeure plein de sève, peu d'œuvres ont enrichi notre littérature dramatique.

GEORGES HUISMAN.

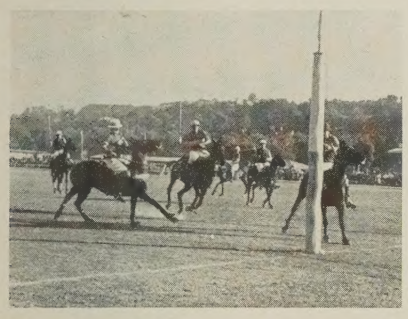
PETITES CHRONIQUES

LE GRAND PRIX DE DEAUVILLE

La saison à Deauville a été exceptionnellement brillante et le dimanche du Grand Prix en a été l'apogée. Pour ce 74e Grand Prix, la plage fleurie a connu une affluence telle que plusieurs jours avant il était impossible de trouver une chambre. On évalue à 50.000 les spectateurs qui se pressaient sur l'hippodrome. Dehors la foule n'était pas moins dense. Quant aux voitures, les statisticiens en ont recensé plus de 10.000, et l'on pense qu'ils ont été modérés.

Le Grand Prix fut disputé par onze partants. La pouliche de la princesse Ali Khan, Double-Rose, était favorite. Elle déçut les espoirs placés sur elle par sa propriétaire, qui assitait à la réunion avec le prince Ali Khan, l'Aga Khan et la Begum. Ce fut le cheval du comte de Fels, Oghio, monté par Signoret, qui s'adjugea l'épreuve à une bonne cote d'outsider : 200 francs pour 10 francs.

Combien fit-il d'heureux parmi la foule qui se pressait, comme on peut voir, aux guichets du Mutuel ? Pas beaucoup évidemment. Le turf est incertain et les pouliches fantasques.



PEINTRES DE PARIS

N'est-il pas d'usage pendant les mois d'été de parler de Paris, de son prestige, de son charme ? Plus que tous autres les artistes y sont sensibles. De nombreux peintres célèbres ont planté leurs chevalets sur les quais de la Seine, de Notre-Dame au pont d'Auteuil, ou dans le jardin des Tuileries ou bien davantage encore dans les ruelles pittoresques et colorées de Montmartre. Certains d'entre eux ont su mettre le meilleur d'eux-mêmes dans ces paysages de Paris, qui ne manquent jamais de séduire tout particulièrement les acheteurs.

La dernière saison des ventes publiques ne nous a pas offert, certes, un panorama complet des peintres de Paris, mais nous y avons rencontré ça et là des noms devenus familiers à tous.

Une grande toile d'Albert Lebourg, *Derniers Rayons du soir sur le Pont-Neuf*, provenant de la collection Félix Gérard, a été poussée à 230.000 francs. Une autre, *les Quais et Notre-Dame*, a trouvé amateur à 127.000 francs. Une petite toile de Guillaumin représentant les quais de Paris s'est vendue 51.000 francs, soit aussi chère (vu ses dimensions) que ses meilleurs paysages de la Creuse. Mais qui mieux que Signac a compris la clarté joyeuse des rives de la Seine ? Deux aquarelles, *la Seine à Paris* et le *Pont des Arts* ont été adjugées 37.000 et 36.100 francs.

Albert Marquet (1875-1947) Le Pont-Neuf. *Toile 54×73 adjugée cette année 340.000 francs lors de la grande vente dirigée à la Galerie Charpentier, par Me Bellier et Rheims, avec le concours de M. Metthey, expert.*

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

LA PSYCHOLOGIE :

Paul Voivenel, *les Trois Brisures de la personnalité* (Raoul Lion à Toulouse, 262 pages). Le Dr Voivenel a réuni dans ce livre une série de conférences dont le sujet est l' « homme » et dont l'érudition et la verve caustique excluent à la fois le pédantisme et le conformisme. C'est un ensemble d'aperçus originaux sur la condition humaine, le rôle de la maladie dans l'inspiration littéraire, la « pathologie de l'histoire », les « tyrans familiaux » et la poésie.

Sa philosophie indulgente et pleine d'imprévu cherche la vérité des êtres avec franchise, conscience et bonne foi. Elle est toute pénétrée de l'expérience personnelle du praticien. Le thème central de ces propos à bâtons rompus est l'appoint psychique à la vie organique, la physio-psychologie. On ne saurait analyser les vues neuves et hardies répandues à foison dans ce livre. Quelques pensées de l'auteur, choisies au hasard de la lecture, en feront toutefois comprendre la direction :

« On est jaloux de ce que l'on possède. On ne l'est pas de ce qui vous possède. »

« L'homme a pour la femme l'âge de la volupté qu'il lui donne. »

« La vieillesse, c'est l'âge des autres. »

« On a la morale de sa chimie, et la chimie de ses glandes à sécrétion interne. »

« Pour ce qui lui plaît, la femme est d'une faiblesse herculéenne. »

« Le malade doit mériter sa guérison. »

« Le satanisme littéraire n'est souvent qu'une fleur de l'ingénuité. »

« Le poète a beau se plaindre : il est en réalité l'indiscutable profiteur de l'immortalité. »

LA PRESSE :

Emile Boivin, *Histoire du journalisme* (Presses universitaires, 128 pages). Comme le dit l'auteur, l'histoire des journaux n'est qu'une partie de l'histoire générale. Le journal naît presque simultanément en France, en Angleterre et en Hollande au début du XVIIe siècle. Le 30 mai 1631 Théophraste Renaudot publie sa *Gazette* hebdomadaire, « pour soulager, disait-il, la mémoire des hommes par des écrits qui volent en un instant du nord au midi, voire par tous les coins de la terre ».

Il anticipait.

Au XVIIIe siècle le journalisme littéraire n'eut pas toujours bonne presse, si l'on peut s'exprimer ainsi. « Pâture des ignorants », dira Diderot. « Ouvrage éphémère sans mérite ni utilité, dont la lecture ne sert qu'à donner aux femmes et aux sots de la vanité sans instruction, et dont le sort, après avoir brillé le matin sur la toilette, est de mourir le soir dans la garde-robe », renchérit Rousseau.

Au siècle suivant Balzac ne sera guère plus bienveillant : « Si la presse n'existait pas, il ne faudrait pas l'inventer. »

Il revint, il est vrai, sur ce jugement quand il définit le journaliste « une pensée en marche ».

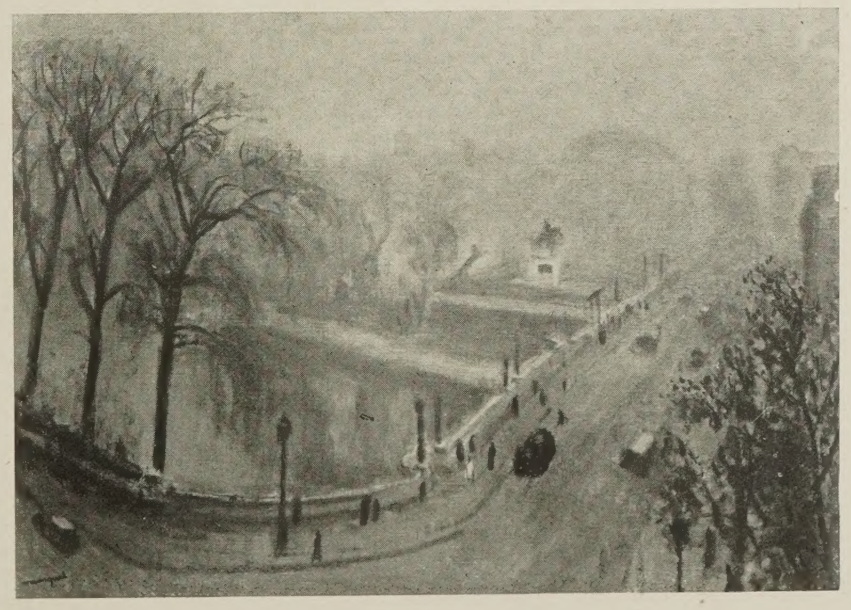
L'auteur nous donne l'origine du mot « bouillon » dans l'argot des journalistes. Ce serait une boutade d'un chanteur du Pont-Neuf : « Quand les marchands d'esprit n'ont pas vendu le soir l'esprit qu'ils ont acheté le matin, ils se disent les uns aux autres : « Mon ami, je bois » un bouillon ! »

ALBERT MOUSSET.

En parlant de Montmartre il est impossible de ne pas penser à Utrillo. Malheureusement on n'a pu voir cette année qu'une toute petite gouache, adjugée 50.000 francs. Les toiles importantes de Montmartre se trouvent difficilement et ne se rencontrent plus guère que dans les grandes collections, comme *la Place Pigalle* de l'époque blanche, vendue 660.000 francs lors de la vente Mottart, il y a trois ans. Marcel Leprin (1891-1930) fut également un excellent peintre qui vécut à Montmartre ; sa manière est assez désespérée, d'une âpreté parfois tragique. Ses toiles semblent de plus en plus recherchées ; ainsi on a pu voir cette année une *Rue à Montmartre* poussée à 45.000 francs et le *Moulin-Rouge* à 39.100 francs.

Citons encore Lucien Génin, dont une toile, *la Place Pigalle*, a réalisé 22.100 francs, alors que ses gouaches de la *Place du Tertre* ou de *l'Ile du Vert-Galant* se vendent entre 5.000 et 10.000 francs. Quizet, qui peint volontiers à Ménilmontant ou sur les bords du canal Saint-Martin, a vu également ses prix monter cette année. Enfin notons Adrion, qui pour n'atteindre des prix que rarement supérieurs à 10.000 francs, n'en a pas moins donné de vivants tableaux des boulevards de Paris.

FRANCIS SPAR.



POUMONS ARTIFICIELS

Devant l'actuelle recrudescence des cas de poliomyélite la France s'est procuré aux Etats-Unis quatre poumons artificiels. Ces appareils, jadis « poumons d'acier » et dans lesquels les malades étaient tenus à l'immobilité, sont fabriqués maintenant en plexiglas, ce qui laisse aux patients une certaine liberté de mouvement tout en permettant d'assurer la respiration des poliomyélitiques atteints d'une paralysie des muscles du thorax.

Grâce à la célérité des services administratifs américains qui ont délivré dans un délai record les autorisations nécessaires, ces poumons artificiels, commandés le 19 août, transportés par un « Constellation », sont arrivés le 26 à Orly, où M. Pierre Schneiter, ministre de la Santé publique, les a examinés en compagnie de M. Bingham, chef de la mission de l'E. C. A. pour la France. Puis les appareils ont été immédiatement dirigés sur les hôpitaux de Lyon, Mâcon et Grenoble, où sont en traitement plusieurs malades atteints de poliomyélite.

UN NOUVEL INSTRUMENT DANS LA SALLE D'HOPITAL

A l'usage des hôpitaux les techniciens américains viennent de présenter une scie électrique destinée à couper les plâtres appliqués sur les fractures.

Jusqu'à présent cette opération, effectuée au moyen de grands ciseaux, comportait quelque difficulté pour le praticien et de nombreux désagréments pour le patient, dont la peau se trouvait souvent écorchée ou arrachée.

Ces inconvénients sont écartés, puisque le nouvel instrument pénètre sans la moindre difficulté dans le plâtre et cesse de trancher dès que la peau est atteinte.

La scie est animée en effet d'un mouvement alternatif si petit et si rapide (28.000 allées et venues à la minute !) que la peau, grâce à son élasticité naturelle, vibre au rythme des dents d'acier.

UN TRACTEUR MINIATURE

Ce tracteur miniature mesure 90 centimètres de largeur et 150 centimètres de longueur. Son poids total atteint cependant 500 kilos et il est équipé d'un moteur de 60 CV à deux vitesses et marche arrière. Equipé d'un soc mobile, il trace un sillon de 30 centimètres et permet de labourer aisément un terrain de taille moyenne.

Conçu aux usines de Berkeley (Californie) pour « compléter le tracteur ordinaire », ce nouvel engin suscite surtout l'intérêt des fermiers en raison de son prix modique (moins de 150.000 francs !).

C. T.

PANORAMA RADIOPHONIQUE

Le public prend inconsciemment l'habitude d'écouter des concerts diffusés sans précisions suffisantes. Il ignore souvent maintenant si on lui présente une séance de disques habilement groupés ou un ensemble symphonique jouant dans un studio. N'est-ce pas une erreur de le renseigner trop peu ? Quelquefois, par déduction, lorsque des « Solistes internationaux » lui sont annoncés, devant la profusion des noms éclatants il comprend qu'un tel bouquet n'a pu être assemblé un même soir dans un même lieu pour exhaler son arôme autrement que par l'intermédiaire des plaques d'ébonite.

Dans d'autres cas on réunit sous le titre « Ballet » différentes pages prévues à d'autres fins, telles que le *Carnaval* de Schumann écrit pour le piano et qui perd beaucoup de saveur à l'orchestre ; le passage intitulé « Chopin », et dont le texte original imite à merveille la langueur d'un nocturne, se transforme en une romance banale dominée par les sonorités de la flûte et de la harpe, auxquelles le grand maître polonais n'avait guère recours... Et cela paraît être une petite trahison envers la pensée d'autrui fâcheusement travestie.

L'orchestre radio-symphonique mérite les plus chaleureuses louanges pour son interprétation sensible et chatoyante du *Printemps* de Claude Debussy, dans lequel on sent déjà sourdre le génie du maître de *la Mer*, et Yvonne Melchior a chanté avec beaucoup d'émotion, d'une voix très radiophonique, *le Roi des Aulnes* de Schubert et *Nocturne* de César Franck.

En écoutant un quatuor de Béla Bartok, assaisonné de dissonances à en devenir monotone, on comprend que les compositeurs du XIXe siècle aient éprouvé une certaine volupté à imposer des agrégations sonores utilisées jusqu'alors avec précaution et dont l'abus fait d'autant mieux apprécier le tact, le discernement, le doigté d'un Maurice Ravel.

W.-L. LANDOWSKI.

NOUS AVONS LU POUR VOUS

André Billy : *Fontainebleau, délices des poètes* (Horizons de France). Citoyen de Barbizon, André Billy connaît dans les moindres recoins Fontainebleau et sa forêt. Il a voulu cette fois évoquer l'aimable cité, son palais, ses bois et aussi son fleuve et les villages qui parsèment la forêt et se mirent dans le fleuve, à travers les poètes qui les ont chantés. Les prosateurs aussi, plus poètes parfois que leurs confrères. Ainsi rassemble-t-il en des lieux qui lui sont chers une académie où Ronsard a son siège et aussi Mallarmé, autre prince des poètes. L'histoire littéraire de Fontainebleau n'est du reste pas close. Les sites qui inspirèrent tant de peintres voient encore beaucoup d'écrivains. Mais avant l'école de Barbizon il y eut l'école du Primatice ; après Ronsard l'humaniste il y eut le symboliste Mallarmé. Ce sont ces deux courants que d'un trait sûr dessine André Billy.

PYRENE PP

Protection contre L'INCENDIE

Ets PHILLIPS & PAIN
MONTROUGE-SEINE

ÉDUCATION EN SUISSE

INSTITUT sur le ROSENBERG

près SAINT-GALL (Suisse)

Dans une région préalpine à climat privilégié : la plus grande école internationale pour jeunes gens.
Possédant une renommée mondiale, elle est un centre officiel pour l'étude des langues modernes et prépare jusqu'à la maturité et au diplôme commercial.
Préparation aux bac. suisse, anglais, américain. Enseignement individuel en petites classes. Prospectus.

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

George Sand a dit de Gargilesse que c'était le nouveau Fontainebleau, le nouveau Barbizon. Chaque année en effet ce petit village de l'Indre, sis au bord de la Creuse, voit se grouper de nombreux artistes qui retrouvent là deux peintres berrichons : Léon Detroy et Marcel Coucy.

Léon Detroy est une éminente personnalité qui connut fort bien le grand poète berrichon Maurice Rollinat et qui a su conserver, avec ses quatre-vingt-dix ans passés, la fière allure, avec grande barbe, des peintres de la fin du XIXe siècle. Quant à Marcel Coucy il a fréquenté Montmartre, tout le milieu du bateau-lavoir, et Roland Dorgelès le cite dans son livre intitulé : *Bouquet de Bohème.* Sous l'impulsion de ces deux maîtres, un petit salon vient de s'ouvrir à Gargilesse, inauguré par quelques hautes personnalités. Ces peintres de la Creuse ont affectionné tout particulièrement les sites pittoresques de cette région.

Léon Detroy a, dans une vaste toile, évoqué l'automne avec ses tonalités fauves et les côtes couvertes de bruyères. Cet artiste continue la tradition de Guillaumin, qui a peint fréquemment dans ces mêmes lieux, mais sa technique est plus stylisée, moins impressionniste.

Coucy préfère les paysages plus verdoyants ou les arbres en fleurs au printemps ; Allan Osterlind, de nationalité suédoise, était plus attiré par les gitanes des fêtes foraines.

Anders Osterlind est un lyrique qui recrée un paysage d'après son état d'âme ; il montre Gargilesse enfoui parmi les frondaisons et sous un ciel aux nuages lourds.

Henri Jamet est le peintre officiel des salons, dont le dessin impeccable et les effets picturaux accusent son académisme.

Pierre Jamet, virtuose de la harpe est aussi puissant dans sa peinture que Suzanne Valadon.

Joel peint des gouaches, larges, denses et colorées, recréant l'âpreté des sites berrichons.

MAURICE SÉRULLAZ.

LES SPECTACLES

ATELIER
L'INVITATION AU CHATEAU
de JEAN ANOUILH
350e 350e

INSTITUT ALPIN DE JEUNES FILLES

Sunny Dale, Adelboden

Oberland Bernois, Suisse
Altitude : 1.400 mètres

COURS DE LANGUES : allemand, anglais, italien.
SECTIONS SPÉCIALES : préparation à la maturité et aux études universitaires.
COURS MÉNAGERS : toutes les branches de l'économie domestique.
Prospectus par la direction de l'école

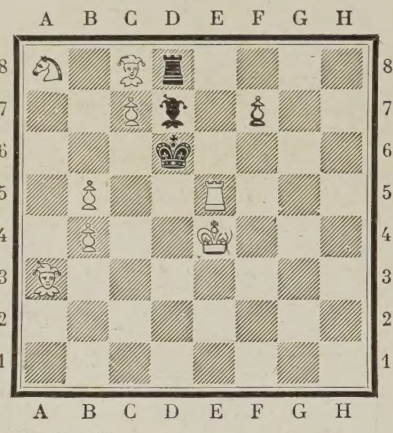
OFFICIERS MINISTÉRIELS

MEUNG-s/-LOIRE TRÈS JOLIE PROPRIÉTÉ
16 pièces, dép. tt confort — parc à l'anglaise av. riv. Contenance : 9 ha 1/2 — MALLIER, notaire, Meung-s/-Loire (Loiret) Tél. : 25.

LES ÉCHECS (N° 61)

Solution du problème n° 62, par Sam Loyd.

American Chess Magazine, *décembre 1898.*



Les blancs jouent et font mat en trois coups.

Le n° 62 a été composé suivant l'ancienne règle qui permettait qu'un pion qui arrive à sa dernière case reste pion. La règle actuellement en vigueur ne le permet plus et prescrit qu'un pion qui arrive à sa dernière case doit obligatoirement se transformer en une figure de sa propre couleur : dame, tour, cavalier ou fou, au choix du joueur à qui appartient le pion promu.

Solution.

1. ç7×d8 : reste pion !

Si 1. ..., Fd7-f5†. — 2. Té5×f5, Rd6-é7. — 3. f7-f8 : D mat.

Si 1. ..., Fd7-ç6†. — 2. b5×ç6, Rd6×ç6. — 3. b4-b5 mat.

Si 1. ..., Fd7×ç8. — 2. f7-f8 : D†.

On notera que si le pion blanc est promu le mat est impossible.

Si 1. ç7×d8 : dame ? ou tour ? pat.

Si 1. ç7×d8 : fou ?, Fd7-f5†. — 2. Ré4-d4 f4 *(si les blancs prennent le fou, le roi noir est pat)* 2. ..., Ff5×ç8 et pas de mat au troisième coup.

Si 1. ç7×d8 : cavalier ?, Fd7-ç6†. — 2. Ré4-d4 ou f4 *(si les blancs prennent le fou, le roi noir est pat).* 2. ..., Fç6×a8 et pas de mat au troisième coup.

La partie suivante s'est terminée d'une façon splendide, et la fin a l'air composée tant elle est belle et précise.

Championnat de l'U. R. S. S. (Moscou 1948).

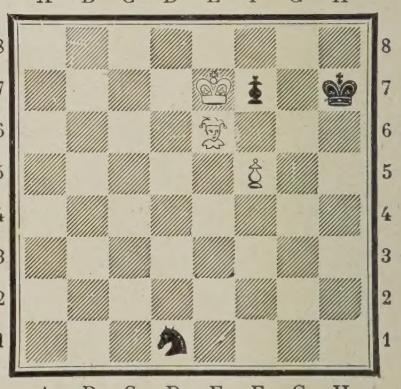
Blancs :	Noirs :
P. Keres.	A. Konstantinopolsky.

1. é2-é4, ç7-ç6. — 2. d2-d4, d7-d5. — 3. P×P, P×P. — 4. ç2-ç4, Cg8-f6. — 5. Cb1-ç3, é7-é6. — 6. Cg1-f3, Ff8-é7. — 7. a2-a3, 00. — 8. ç4-ç5, Cf6-é4. — 9. Dd1-ç2, f7-f5. — 10. Ff1-é2, Cb8-ç6. — 11. Fé2-b5, Fé7-f6. — 12. Fb5×ç6, b7×ç6. — 13. 00, g7-g5. — 14. Cf3-é5, Ff6×é5. — 15. d4×é5, Cé4×ç3. — 16. Dç2×ç3, f5-f4. — 17. Fç1-d2, Fç8-a6. — 18. Tf1-é1, Ta8-b8. — 19. Dç3-d4, Fa6-ç4. — 20. Fd2-ç3, Dd8-é8. — 21. Dd4-d1, Tb8-b7. — 22. a3-a4, Dé8-g6. — 23. Ta1-a3, g5-g4. — 24. Fç3-d4, Tb7-g7. — 25. f2-f3, h7-h5. — 26. Ta3-ç3, Tf8-f5. — 27. Rg1-h1, Tf5-g5. — 28. b2-b3, Fç4-a6. — 29. Té1-g1, g4×f3. — 30. Dd1×f3, Dg6-é4. — 31. Df3-f2, Fa6-d3 ! *(les noirs cherchent à installer leur fou sur é4).* — 32. b3-b4, Dé4-f5 ! — 33. b4-b5, Fd3-é4. — 34. b5×ç6.

Les blancs ne pouvant s'opposer à l'occupation dangereuse de la case é4 par le fou noir, se sont créé une contre-chance dans leur pion passé. C'est une maxime parmi les joueurs d'échecs que la partie est le plus souvent nulle avec des fous sur cases de couleurs différentes. Mais il faut se méfier des opinions toutes faites. La vérité est que dans les finales où il n'y a pas d'attaque de mat et où l'on s'efforce de mener un pion à dame, l'avantage d'un pion suffit rarement pour gagner un finale de fous sur couleurs différentes. Mais dans le milieu de partie l'attaque de mat est le plus souvent imparable avec des fous de couleurs différentes, parce que l'un des fous est inactif (ici le fou blanc) tandis que l'autre participe à l'attaque de mat et que le premier n'arrive pas à s'opposer au second ni à s'échanger. Nous allons voir maintenant comment l'attaque des noirs triomphera du dangereux pion passé blanc.

34. ..., Tg5×g2. — 35. Tg1×g2, Tg7×g2. — 36. Df2×g2†, Fé4×g2†. — 37. Rh1×g2, Df5-é4†. — 38. Rg2-f1, f4-f3 ! (menaçant de mat en deux coups. Et non 38. ..., D×F ? — 39. ç6-ç7). — 39. Fd4-é3, Dé4-g6. — 40. Rf1-é1, Dg6-b1†. — 41. Ré1-d2, Db1-b2† — 42. Tç3-ç2 (42. Rd2-d3, Db2-é2†. — 43. Rd3-d4, Dé2-d1† et ×a4†) 42. ..., Db2×é5 (la dame grignote les pions blancs avant la combinaison finale). — 43. ç6-ç7, Dé5×h2†. — 44 Rd2-d1, Dh2×ç7. — 45. ç5-ç6, é6-é5. — 46. Fé3×a7, d5-d4 ! (et non 46. ..., D×F ?. — 47. ç6-ç7). — 47. Fa7-b6, d4-d3 ! (47. ..., D×F ?. — 48. ç6-ç7). — 48. Tç2-ç1 (48. F×D, P×T† gagne) 48. ..., Dç7×b6. — 49. ç6-ç7, Db6×ç7 ! charmant et décisif. — 50. Tç1×ç7, f3-f2 ! Les blancs abandonnent. Le pion noir fera dame après quelques échecs inoffensifs : 51. Tç8†, Rg7. — 52. Tç7†, Rg6. — 53. Tç6†, Rg5.

Etude n° 63, par S. Filaretow (1925).



Les blancs jouent et gagnent.

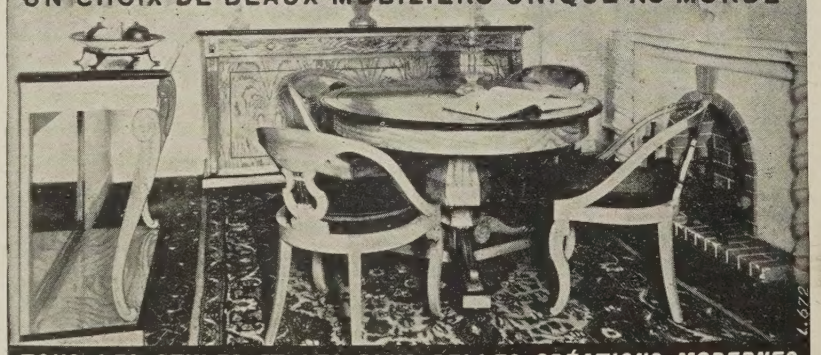
La plus subtile étude que je connaisse sur le duel entre fou et cavalier pour la promotion d'un pion secondée par roi et fou.

Méfiez-vous du cavalier aux réactions difficiles à prévoir. C'est un dangereux rattrapeur de pion passé et qui a plus d'un tour dans son sac.

ANDRÉ CHÉRON.

LEVITAN vous présente

UN CHOIX DE BEAUX MOBILIERS UNIQUE AU MONDE



TOUS LES STYLES ET LES PLUS BELLES CRÉATIONS MODERNES

63, Bd Magenta — Catalogue gratuit sur demande — 74, Ch. Elysées